

EHESS

Les tombeaux des bami du Burundi: Un aspect de la monarchie sacrée en Afrique orientale

Author(s): Jean-Pierre Chrétien and Émile Mworoha

Source: *Cahiers d'Études Africaines*, Vol. 10, Cahier 37 (1970), pp. 40-79

Published by: [EHESS](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4391071>

Accessed: 13/07/2013 07:11

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at

<http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



EHESS is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Cahiers d'Études Africaines*.

<http://www.jstor.org>

JEAN-PIERRE CHRÉTIEN

avec la collaboration de

ÉMILE MWOROHA
École Normale Supérieure du Burundi.

Les tombeaux des *bami* du Burundi : Un aspect de la monarchie sacrée en Afrique orientale

L'histoire de l'Afrique orientale précoloniale semble présenter le plus d'intérêt sur ses franges littorales, avec les ports swahili de l'Océan Indien, et, dans l'actuelle Rhodésie du Sud, avec les fortifications de Zimbabwe, Khami, etc. Les autres pays de l'intérieur sont au contraire privés d'une façon générale de traces historiques, au sens classique du terme. Pas de grandes constructions, pas d'inscriptions, pas de textes avant l'arrivée des explorateurs européens. L'archéologie peut certes amener des découvertes intéressantes : on se rappelle les résultats des fouilles de Bigo en Uganda¹ ou d'Engaruka en Tanzanie. Mais d'autres méthodes doivent être utilisées pour approfondir la connaissance de ces régions, en particulier l'interprétation de traditions orales, combinée avec la lecture des écrits les plus anciens (c'est-à-dire les observations recueillies par les missionnaires, les voyageurs, les administrateurs qui ont séjourné dans l'Est africain depuis la fin du XIX^e siècle).

Les monarchies de la zone des Grands Lacs (Victoria, Albert, Édouard, Kivu, Tanganyika) ont laissé des souvenirs particulièrement intéressants. En effet, l'absence d'écriture n'a pas empêché la constitution d'ensembles relativement structurés sur le plan politique, social et culturel. Les traditions orales y ont une certaine cohérence, comme le montrent les travaux effectués en ce sens sur les royaumes du Buganda, du Bunyoro, de l'Ankolé, du Rwanda²... Le matériau histo-

1. Cf. par exemple P. L. SHINNIE, « Excavations at Bigo, 1957 », *The Uganda Journal*, XXIV, 1, 1960, pp. 16-28.

2. Sur ces pays on peut consulter R. OLIVER and G. MATHEW, *A History of East Africa*, I, Oxford, 1953 ; R. COUPLAND, *East Africa and its Invaders*, Oxford, 1938 ; A. R. DUNBAR, *A History of Bunyoro-Kitara*, Oxford, 1966 ; J. BEATTIE, *Bunyoro, an African Kingdom*, New York, 1960 ; H. F. MORRIS, *A History of Ankole*, Kampala, 1962 ; R. OLIVER, « The Traditional Histories of Buganda, Bunyoro and Nkole », *The Journal of the Royal Anthropological Institute*, 85, 1955, pp. 111-117 ; J. VANSINA, *L'évolution du royaume rwanda, des origines à 1900*, Bruxelles, 1962. Sur l'usage des traditions orales : J. VANSINA,

rique est donc ici très fragile, fluide, insaisissable au premier abord : il faut retrouver les familles les plus fidèles au passé, les descendants des dignitaires de jadis. Et la civilisation moderne a été et reste une grande destructrice de ces archives orales par le mépris qu'elle a développé pour tout ce qui relève des anciennes coutumes. Heureusement un nouveau courant, plus ou moins récent selon les pays, se dessine en faveur de la sauvegarde des sources des cultures africaines¹.

Il existe un élément concret qui peut favoriser de façon non négligeable la découverte et l'interprétation des traditions : ce sont les sites ayant joué un rôle politique ou religieux. On n'y trouve certes pas de ruines, mais il existe en Afrique des monuments invisibles aux yeux de l'étranger non prévenu, des vestiges de palais, de temples ou de nécropoles sous une forme végétale : ce sont les arbres et les bois sacrés. On se rappelle les promenades que fit autrefois Gaston Roupnel à travers les campagnes bourguignonnes pour y redécouvrir les terroirs de l'Ancien Régime². Ce genre de déplacements peut aussi être très fécond dans les « campagnes » de l'Afrique orientale.

Nous voudrions en montrer un exemple à propos des tombeaux des rois (*abami*) du Burundi. A l'aide des quelques ouvrages anciens écrits sur le pays, d'ailleurs fort vagues, voire erronés, sur la question, et à la suite de recherches menées au cours de l'année 1967 dans la région concernée et comportant notamment des discussions avec quelques vieillards bien informés, nous pouvons établir un bilan qui comportera les points suivants : la situation et la nature de ces tombeaux, le déroulement des obsèques royales d'autrefois, enfin la réalité et la signification du culte rendu par la suite aux monarques défunts.

I. — LES TOMBEAUX ROYAUX : INGANZO

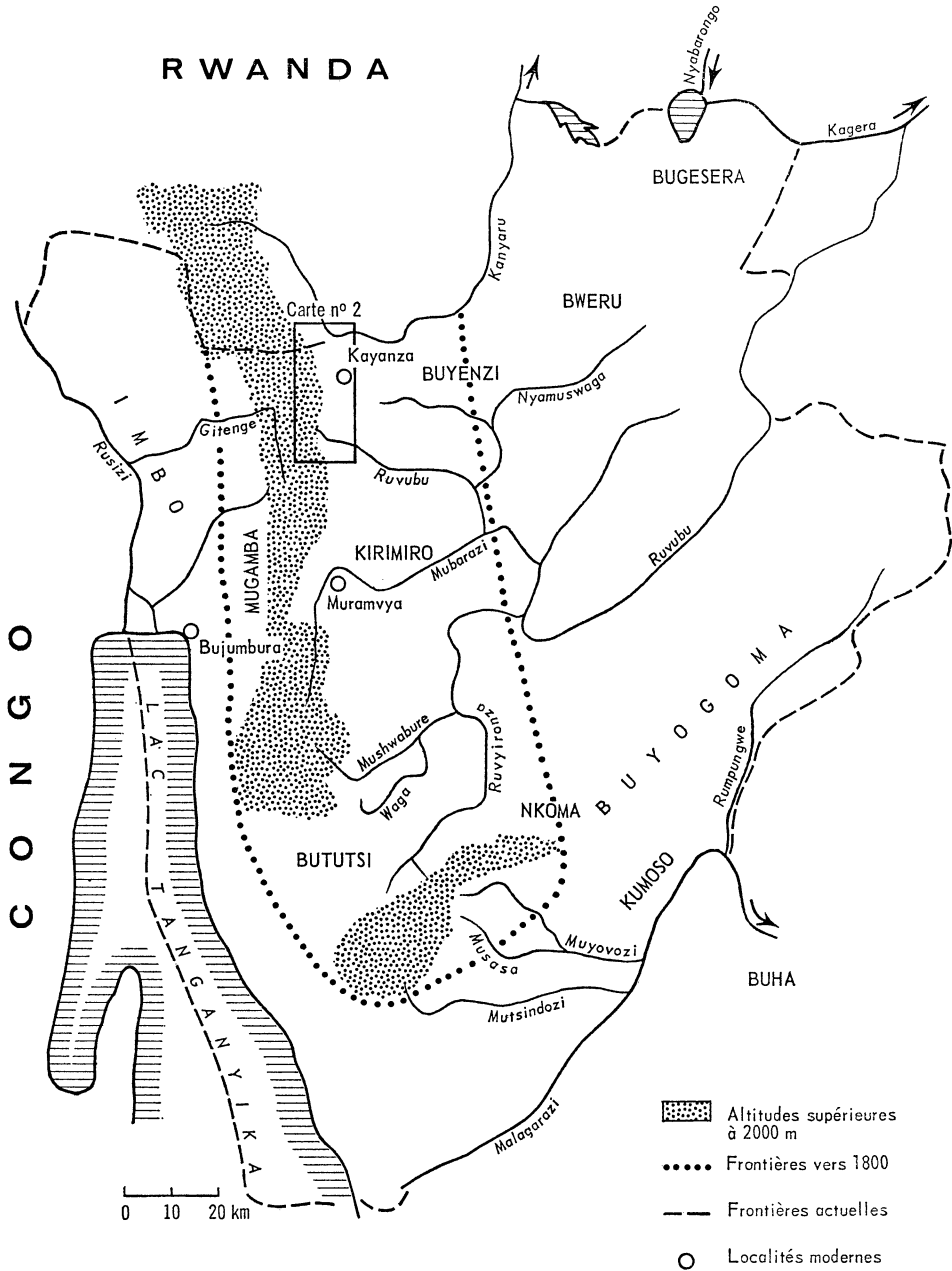
1. *Leur situation géographique : le Mugamba.*

Les tombeaux royaux ou *nganzo* se trouvent à plus de 2000 m d'altitude, dans une des régions les plus pittoresques du Burundi.

De la tradition orale, Tervuren, 1961 ; H. DESCHAMPS, *Traditions orales et archives au Gabon*, Paris, 1962 ; Y. PERSON, « Tradition orale et chronologie », *Cahiers d'Études Africaines*, 7, II-3, 1962, pp. 462-476.

1. Nous tenons à ce propos à adresser nos plus vifs remerciements aux autorités du Burundi pour l'aide apportée, en particulier aux autorités du ministère de l'Éducation nationale et de l'Intérieur et aux administrateurs des communes de Kayanza et d'Ijene. Nous devons aussi remercier plus spécialement Émile Mworoha qui, étant étudiant à l'École Normale Supérieure du Burundi, nous a fait bénéficier de sa connaissance personnelle de la région des *nganzo*, a facilité le contact avec les ritualistes et a participé de près à la rédaction de la deuxième partie de cet article.

2. G. ROUPNEL, *Histoire de la campagne française*, Paris, 1932.



CARTE I. — Le Burundi traditionnel.

Mais rappelons d'abord les traits généraux de la géographie de ce pays. Vu sur une carte à petite échelle, il apparaît comme un bastion massif dominant le graben du lac Tanganyika. Il est délimité par une série de cours d'eau dont les principaux sont la Rusizi à l'ouest, la Malagarazi et la Rumpungwe à l'est, la Kanyaru au nord. Celle-ci constitue une grande partie de la frontière avec l'ancien royaume frère et rival du Rwanda. Ce pays d'un peu plus de 25 000 km² n'est cependant pas uniforme. On peut y distinguer quatre ensembles naturels définis par leur relief, leur climat et aussi les activités de leurs habitants. On trouve d'ouest en est :

- a) la plaine de la Rusizi et des bords du lac Tanganyika, une région basse (à moins de 1 000 m), chaude et relativement sèche : l'Imbo ;
- b) la crête Congo-Nil, une région très élevée (à plus de 2 000 m), aux vallées encaissées, fraîche et humide, couverte de forêts et de prairies de montagne : le Mugamba, prolongé au sud par le Bututsi ;
- c) les plateaux centraux (entre 1 500 m et 2 000 m), composés en fait d'une multitude de collines aux flancs arrondis et séparées les unes des autres par des vallées dont les fonds plats sont occupés par des méandres ou surtout par des marais de papyrus : le Kirimiro, prolongé vers le nord par le Buyenzi et le Bweru ;
- d) les régions déprimées de l'est (à moins de 1 500 m), aux molles ondulations, au climat plus chaud et plus sec, avec des savanes qui annoncent celles de la Tanzanie : le Kumoso (et dans une certaine mesure le Buyogoma) à l'est, le Bugesera au nord-est¹.

Les tombeaux se trouvent donc dans le Mugamba, près de la ligne de partage des eaux du bassin du Congo (les affluents de la Rusizi et du lac Tanganyika) et du bassin du Nil (les affluents de la Ruvubu ou de la Kanyaru). Mais cette ligne est née sur les cartes des géographes modernes. Pour les Barundi, le Mugamba est un *pays*, une entité originale : ce sont les hauteurs couvertes de pâturages pour les troupeaux, la forêt épaisse des sommets, peu à peu mangée par les défricheurs à la recherche de sols fertiles, les bois de bambous permettant de solides constructions, le climat salubre favorable aux vaches et aux gens. Ces avantages expliquent l'attrait de la région. Chaque disette, chaque maladie du bétail poussait autrefois de nouveaux cultivateurs et éleveurs à s'installer sur ces hautes terres. Aujourd'hui la région est surpeuplée et ses possibilités se limitent. Mais la fierté d'y habiter est

1. Sur la géographie du pays, cf. M. LARNAUDE, « Un haut pays d'Afrique : le Rouanda-Oroundi », *Revue de Géographie Alpine*, XXXVIII, 3, 1950, pp. 443-474 ; J.-P. CHRÉTIEN et J.-L. COIFARD, « Le Burundi », *Notes et Études Documentaires*, 3364, 1967 ; P. GOUROU, *La densité de la population du Ruanda-Urundi : Esquisse d'une étude géographique*, Bruxelles, 1953.

demeurée. Les montagnards banyamugamba ont des habitudes et des traditions qui leur donnent une personnalité propre. Ce sont les gens qui se situent *haruguru*, « là-haut », c'est-à-dire sur les montagnes, mais aussi près des sommets politiques, c'est-à-dire autrefois près du roi (*umwami*). Les résidences royales les plus célèbres se situaient en effet sur de hautes collines du Mugamba, comme celles de Banga, Muramvya, Kiganda, etc. Le Mugamba est comme le cœur du pays.

2. *Le site : ku kibira*¹.

Le Mugamba représente une zone allongée du nord au sud du Burundi. Les *nganzo* y occupent une position septentrionale. Ils se trouvent dans l'actuel arrondissement de Kayanza, plus précisément dans les communes (limites de 1960) de Kabarore, de Muruta et de Buriza, de part et d'autre du cours supérieur de la Ruvubu. Les ouvrages anciens restaient très vagues sur leur localisation précise. Le premier explorateur européen venu au Burundi, Oscar Baumann, passa justement dans cette région en 1892. Il y séjourna même quelques jours et il nous fournit le premier témoignage écrit :

« Le 19 septembre nous suivons le cours de la Ruvubu-Nil vers l'amont [...]. Après quelques heures nous atteignons un endroit où la vallée bifurque et où deux petits ruisseaux larges d'à peine un demi-mètre se réunissent [...]. Nous étions à la source de la Kagera, du plus puissant cours d'eau alimentant le Victoria-Nyansa, et que les Anglais nomment Alexandra-Nil parce qu'il est aussi le fleuve originel du Nil, nous étions à la source du Nil [...]. Nous gravissons une hauteur herbeuse entre les deux ravins et campons dans le petit village d'Unyange. Notre suite de Warundi avait fort diminué, car cet endroit a pour eux, de façon remarquable, une valeur sacrée, et il est considéré avec une crainte superstitieuse. C'est ici qu'autrefois on enterrait les Mwesi² décédés.

Dans un sombre bosquet, le Wuruhukiro, non loin du ruisseau de gauche, les porteurs des dépouilles royales s'arrêtaient, les obsèques avaient lieu au sommet du Ganso Kulu, une haute montagne herbeuse. Dans les bois de la montagne errent encore aujourd'hui, selon les croyances des Warundi, les esprits des Mwesi décédés, qui ont donné son nom au massif des Missosi ya Mwesi. Ce nom qui, traduit mot à mot, signifie 'monts de la lune', me frappa au plus haut point : qui ne se rappellerait sans le vouloir, ici à la source du Nil, les Monts de la Lune des Anciens, abritant la mystérieuse source du Nil ? »³

Pour Baumann, il y avait donc une nécropole unique située dans une montagne appelée Ganso Kulu, et la source de la Ruvubu, à l'endroit dénommé Wuruhukiro, près du village d'Unyange, voyait se dérouler la première étape des obsèques.

1. « Près de la forêt ».

2. Pour Baumann, *Mwesi* était le titre royal, et la dynastie s'était d'ailleurs éteinte, selon lui, depuis un siècle. A ce sujet, cf. J.-P. CHRÉTIEN, « Le passage de l'expédition d'Oscar Baumann au Burundi », *Cahiers d'Études Africaines*, VIII-1, 1968, pp. 48-95.

3. O. BAUMANN, *Durch Massailand zur Nilquelle*, Berlin, 1894, pp. 88-89.

Hans Meyer¹, décrivant le Burundi à la veille de la première guerre mondiale, évoque encore le village de « Munyange », résidence des gardiens des tombeaux et « la montagne Ganso dans le massif situé au nord-ouest, face à la frontière du Rwanda, au sud de la source de la Ruvubu, où le cadavre est finalement enterré dans la forêt ». On remarquera qu'entre ces deux ouvrages s'étaient déroulées les obsèques du *mwami* Mwezi Gisabo (en 1908), sans que cet événement ait amené de précisions supplémentaires chez Hans Meyer : c'est toujours un seul lieu d'inhumation sous la forme de la « montagne Ganso » qui est évoqué.

Bernard Zuure, en 1929, reprend encore le thème du bosquet sacré du Buruhukiro, où la dépouille royale serait apportée, et de « la montagne de la Kibira, au nord-ouest de l'Urundi, près de la frontière du Rwanda » où elle serait finalement installée². Mais il distingue deux groupes de tombeaux : « ceux des quatre premiers rois sur le versant du Rwanda, ceux des quatre derniers sur celui qui regarde l'Urundi ». Ce deuxième groupe est sans doute celui du dernier cycle royal³, mais il ne rassemble que trois défunts : Ntare Rugamba (fin du XVIII^e siècle [?]-1852), Mwezi Gisabo (1852-1908) et Mutaga Mbikije (1908-1915). Quant à E. Simons, il nous parle aussi des Monts de la Lune, de la Kibira, de la source de la Ruvubu, mais il ajoute qu'il y a plusieurs collines sacrées⁴.

Il y a effectivement quatre collines sur lesquelles se répartissent les tombeaux royaux. Laissons parler le gardien actuel du *nganzo* de Mwezi Gisabo :

« — Il y a le tombeau de Ntare, le tombeau de Mwezi et celui de Mutaga. Nous en connaissons trois. Les tombeaux qui furent brûlés et qui appartenaient aux rois qui se suivaient et qui sont morts. Il y a aussi le tombeau de Mwambutsa I, ce qui fait quatre tombeaux comme il y a eu quatre rois. Il s'agit des quatre premiers *bami*. Ensuite Mwambutsa engendra Ntare II, Ntare mourut et fut remplacé par Mwezi II, Mwezi II fut suivi par Mutaga II et Mutaga fut remplacé par Mwambutsa actuel.

— Cela signifie qu'il y en aurait eu sept ?

— Nous n'en connaissons que sept.

— Est-ce que tous ces tombeaux sont au même endroit ?

— Non !

— Pourrais-tu nous désigner les collines où se trouvent ces tombeaux ?

— Il y a d'abord la colline de Remera où est situé le tombeau de Mwezi, père de Mutaga. Quant à celui de Mutaga, il est à Ramvya, même ce Blanc l'a vu. Le tombeau de Ntare est à Nyamigogo de Gatsinda. Ce tombeau est aussi proche de la colline Muganza. Les quatre autres se trouvent à Budandari.

1. H. MEYER, *Die Barundi*, Leipzig, 1916, pp. 115 et 185.

2. B. ZUURE, *Croyances et pratiques religieuses des Barundi*, Bruxelles, 1929.

3. Un cycle royal au Burundi comprend quatre rois qui prennent successivement les noms de Ntare (le « lion »), Mwezi (la « pleine lune »), Mutaga (le « midi »), Mwambutsa (le « passeur »).

4. E. SIMONS, *Coutumes et institutions des Barundi*, Élisabethville, 1944.

— Connais-tu les noms de ces rois ?

— Il y a Ntare I, autrement dit Ntare Rushatsi ; puis Mwezi I suivi de Mutaga I. Et Mutaga, lorsqu'il mourut, laissa le pays à Mwambutsa I. Nous n'en connaissons pas d'autres. »¹

Les autres gardiens fournirent des témoignages concordants, par exemple celui qui se trouve près du *nganzo* de Budandari, le plus ancien :

« — Quels sont les *bami* qui ont été enterrés ici ?

— Il y a quatre tombeaux à Budandari dont je suis responsable. Il s'agit de Ntare Rufuku, Mwezi, Mutaga et Mwambutsa.

— Tu as dit que Ntare prenait aussi le nom de Rufuku, et quel était le second nom de Mwezi ?

— C'était Mwezi du Burundi.

— Et Mutaga ?

— C'était Mutaga Senyamwiza.

— Et Mwambutsa ?

— Mwambutsa du Burundi.

— A part ces quatre tombeaux, tu n'en connais pas d'autres ?

— Il y a un autre à Buruhukiro.

— Avant ceux de Budandari, n'y en a-t-il pas d'autres ?

— Il n'y en a pas d'autres. »²

Par la suite il précise que Buruhukiro est le *nganzo* de Ntare II et il évoque aussi ceux de Mwezi II et de Mutaga II.

J. Vansina³ avait déjà mis en valeur ce chiffre de sept tombeaux pour étayer sa conviction concernant le caractère relativement récent de la dynastie du Burundi. Si nous reprenons sa chronologie, la correspondance avec les tombeaux s'établit de la façon suivante :

<i>Bami</i>	<i>Date du décès</i>	<i>Nganzo*</i>	<i>Commune</i>
Ntare I Rushatsi ou Rufuku	env. 1705	Budandari	Kabarore
Mwezi I	env. 1735	Budandari	Kabarore
Mutaga I Senyamwiza	env. 1765	Budandari	Kabarore
Mwambutsa I	env. 1795	Budandari	Kabarore
Ntare II Rugamba	1852	Buruhukiro (de Muganza)	Muruta
Mwezi II Gisabo	1908	Remera	Muruta
Mutaga II Mbikije	1915	Ramvya	Buriza

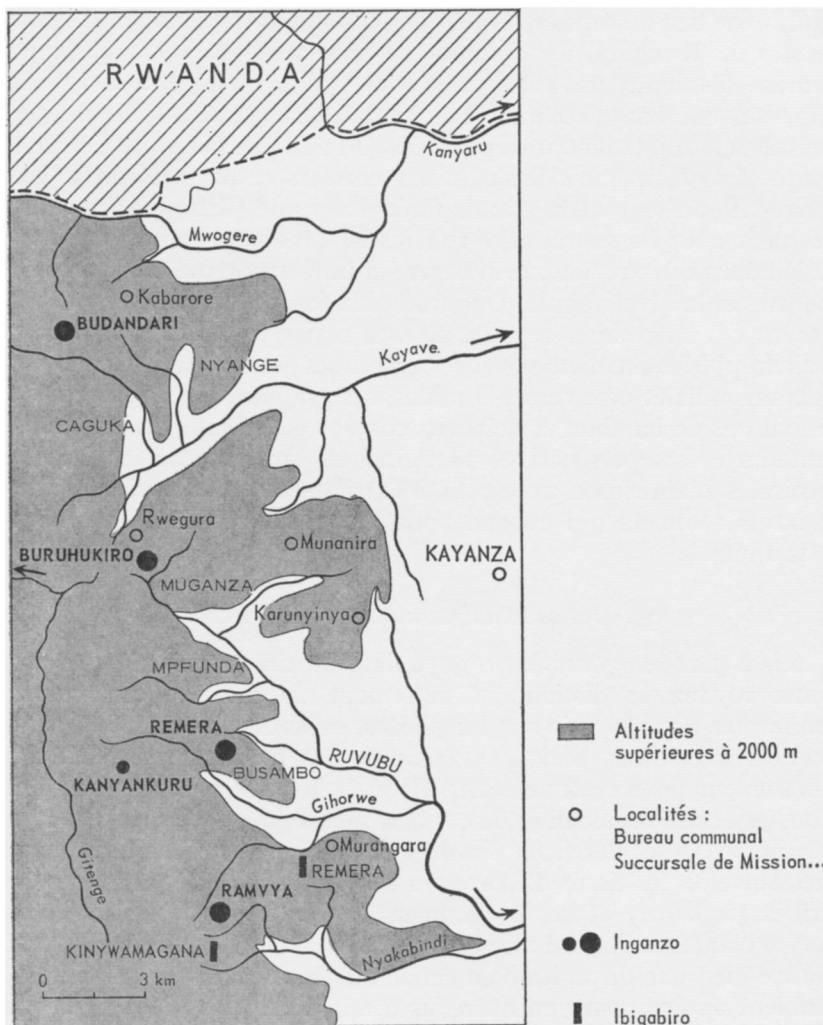
* Nom de la colline.

Le groupement des quatre premiers *bami* à Budandari lui a valu la dénomination de *nganzo kuru*, « le grand tombeau royal », qui est

1. Dialogue avec François Barajenguye, Karunyinya, 20-III-1967.

2. Dialogue avec Sekere, colline Caguka, 13-VII-1967.

3. J. VANSINA, « Notes sur l'histoire du Burundi », *Aequatoria*, XXIV, 1961, pp. 1-10.



CARTE 2. — Les tombeaux royaux.

à l'origine du thème de la « montagne Ganzo » ; c'est, en effet, une haute colline forestière, située à l'ouest de Kabarore, et dominant la frontière du Rwanda. Ensuite les derniers *bami* ont été dispersés sur des collines qui s'échelonnent du nord au sud, éloignées les unes des autres de cinq à huit kilomètres à vol d'oiseau, comme on le voit sur la carte¹ : d'abord Buruhukiro, déjà cité par Baumann, et dont le nom

1. Le *nganzo* de Kanyankuru est celui de l'usurpateur Kilima, mort après 1918.

signifie « le lieu du repos », situé près des collines Gatsinda et Muganza, au sud de Rwegura, à proximité de la source de la Ruvubu ; puis Remera dominant un affluent de rive droite de la Ruvubu ; enfin Ramvya, une haute colline à l'ouest de Murangara, à la limite de la forêt. Les localités sont ainsi précisées. On voit que la nature du site est chaque fois la même : il s'agit des derniers contreforts de la crête Congo-Nil, à l'orée de la grande forêt d'altitude (Kibira) ; ces collines alternent avec les sources des rivières les plus importantes du bassin du Nil dans cette région : la Mwogere et la Kayave, puis la Ruvubu, la Gihorwe et la Nyakabindi. Aujourd'hui la forêt a reculé et les cultures cernent ces sanctuaires royaux, mais la région a gardé la majesté qui avait frappé les premiers voyageurs, avec ses grandes collines aux sommets arrondis et aux versants raides, ses grappes d'enclos circulaires, de maisons de bambou et de petits champs gagnés sur les prairies des hauteurs et ses perspectives vertigineuses sur des vallées à la fois encaissées et sinueuses, avec enfin à l'arrière-plan une barrière massive de hauts sommets qui évoqua pour Baumann la légende des Monts de la Lune.

3. Des sanctuaires naturels : ibigabiro.

Mis à part le *nganzo kuru*, noyé dans la forêt de la crête, les tombeaux royaux se distinguent nettement du paysage environnant. Comme on peut le voir sur les photos, ce sont des massifs d'arbres sombres et touffus, mais peu étendus, des bosquets bien délimités (notamment pour ceux de Ntare II et de Mutaga II)¹. Au-dessus des arbustes et des broussailles de ces bois sacrés émergent certains arbres plus importants : des ficus (*imanda* et *inkenga*, ficus servant à fabriquer autrefois les tissus d'écorce ; et surtout *imihiza*) et aussi des érythrina (*imirinzi*) et des dragonniers (*ibitongati*)². Ces arbres n'ont pas été plantés au hasard ; le *nganzo* de Mwezi II qui est le moins touffu montre bien une disposition en cercle des ficus et des dragonniers. Ils semblent avoir appartenu autrefois à une haie. Hans Meyer³ évoque ces « arbres restés debout dans le grand cercle de la haie de jadis » et qui « trahissent aux yeux de l'étranger la signification ancienne de cet emplacement ». Cette interprétation est confirmée par le gardien de Buruhukiro :

1. Selon J. M. VAN DER BURGT, (*Dictionnaire français-kirundi*, Bois-le-Duc, 1903, p. 565), ces bois sacrés s'appelaient *iteka* ou *intatemwa*.

2. Il est à noter que les ficus et les érythrina jouent un rôle important dans les cultes traditionnels du Burundi, notamment celui de Kiranga, le Héros, l'intermédiaire entre Dieu (*Imana*) et les hommes, en l'honneur duquel étaient organisées des cérémonies d'allure dionysiaque (cf. par exemple ZUURE, pp. 36-98). Kiranga, connu aussi sous le nom de Ryangombe, serait mort au pied d'une érythrine.

3. MEYER, p. 115.



PH. 1. — Le Mugamba dans la région des *nganzo* : au premier plan la Ruvubu, au fond la crête Congo-Nil.

PH. 2. — Un *kigabiro* de Ntare II à Remera de Mutana (on remarque le cercle de dragonniers).





PH. 3. — *Nganzo* de Ntare II à Buruhukiro, dominant le cours supérieur de la Ruvubu.

PH. 4. — *Nganzo* de Mutaga II à Ramvya : le bois sacré est aujourd'hui cerné par les cultures.



« — N'y avait-il pas des arbres qu'on plantait à côté pour indiquer l'endroit ?
— Des arbres ? Des *mihiza*, maintenant ils se dessèchent ; tu ne vois pas là et aussi là-bas chez Ntare ! On ne peut y pénétrer, c'est difficile, c'est une véritable forêt. On ne peut s'y enfoncer.

— S'agit-il d'arbres plantés ?

— Quoi ? On construisait l'enclos tel qu'on le faisait dans le temps. On plantait des arbres pour la haie, des *mirinzi* qui poussaient, puis qui donnaient des rejetons, des *mirinzi*, des ficus de toutes sortes [*imanda*, *inkenga*] pour construire le palais. Ces arbres poussaient donc et finissaient par donner une forêt broussailleuse. »¹

Il s'agit exactement de ce qu'on appelle un *kigabiro*, c'est-à-dire un bosquet circulaire marquant l'emplacement d'un ancien enclos de roi ou de chef (*ingoro*), abandonné après la mort du maître des lieux. Ces *kigabiro* sont disséminés dans le pays, mais leurs ficus et leurs dragonniers sont de plus en plus environnés par les cultures. Les *nganzo* ont mieux sauvegardé leur personnalité et se distinguent par l'importance de leur végétation. Cela tient sans doute au caractère particulièrement sacré de ces résidences mortuaires que sont les tombeaux royaux.

Les interdits (*imiziro*) concernant les arbres sacrés ont été ici vraiment respectés : « Nous veillions nuit et jour afin que personne n'aille y couper un arbre. »² C'étaient des lieux tabous. Les anciens auteurs nous disent que l'accès des collines funéraires était interdit à tout autre qu'aux gardiens³. B. Zuure affirme à propos de la montagne de la Kibira où se trouveraient les *nganzo* : « Je n'ai pas osé y pénétrer, le lieu est sacré, gardé jalousement par les gardiens. Y entrer serait s'exposer à être immédiatement signalé au roi vivant comme ayant profané le lieu de repos de son père. »⁴

Mais on peut distinguer deux degrés dans l'interdit ou plutôt deux aires dont le caractère sacré est inégal. Les collines des tombeaux relèvent de l'autorité exclusive des gardiens, elles constituent une sorte de zone franche qui pouvait d'ailleurs servir d'asile pour les criminels en fuite⁵. Et sur celles-ci les bois sacrés sont, eux, spécialement réservés aux gardiens responsables qui n'y pénètrent que les jours de cérémonie. Il s'agit alors de véritables « temples » au sens étymologique, de lieux saints délimités avec précision et marqués par des arbres sacrés. A propos du lieu où était déposée la dépouille royale, le gardien de Buruhukiro affirme : « Il arrivait que c'était un endroit cultivé et dès que le *mwami* le choisissait, on le déposait là. On craignait cet endroit. Oui... nul ne s'en approche, on le respecte. »⁶ Il ajoute qu'aujourd'hui

1. Dialogue avec Abraham Ndahabaye, Remera, 20-III-1967.

2. Dialogue avec François Barajenguye, déjà cité.

3. A ce sujet, cf. SIMONS ; ZUURE et MEYER. Meyer dit que l'accès était aussi autorisé aux princes de la famille royale, ce qui est inexact.

4. ZUURE, p. 26.

5. SIMONS et MEYER, p. 186.

6. Dialogue avec Abraham Ndahabaye, déjà cité.

encore il s'opposerait à ce qu'on pénètre dans ces bosquets sacrés. L'argument employé est d'ailleurs celui du scepticisme, car la monarchie vient de disparaître¹ : « Il n'y a rien à voir ! »

Le tabou a donc été garanti par les gardiens. Ceux-ci jouent un rôle exceptionnel dans le rituel royal du Burundi.

4. Une confrérie de gardiens : abiru.

Les anciens ouvrages contiennent aussi beaucoup d'inexactitudes à leur sujet². Nous reviendrons sur leur rôle dans les chapitres suivants. Nous verrons qu'ils avaient une double responsabilité : celle de gardiens et celle de célébrants à l'occasion des obsèques royales ou des cérémonies du culte funéraire. H. Meyer signale déjà qu'ils avaient non seulement la charge de veiller sur les collines sacrées, mais aussi de transporter et d'embaumer la dépouille royale. E. Simons insiste sur ce deuxième aspect quand il les qualifie de *baterekerezi*, c'est-à-dire de prêtres chargés de rendre un culte à l'âme des défunts (*guterekerera*). En fait, ils se désignent eux-mêmes plutôt sous les noms de *banyange* ou de *biru*. Le premier vocable, souvent utilisé, a été rattaché, on l'a vu, à un village de Bunyange qui aurait été leur résidence. La colline Nyange existe bien dans la commune de Kabarore, au nord de la Kayave. Mais les gardiens actuels ignorent cette explication et d'ailleurs ils résident sur différentes collines, et aucun sur Nyange. Celui de Mwezi II affirme que le terme de *banyange* vient de *kunyaga* (confisquer, s'emparer des biens d'autrui en vertu d'une autorité régaliennne), mais c'est là une étymologie fantaisiste destinée apparemment à justifier d'anciens privilèges. *Banyange* peut signifier aussi « ceux de l'ibis blanc », c'est-à-dire de l'ibis garde-bœufs³, symbole de pureté. Peut-être le *banyange* devaient-ils être aussi immaculés que ces oiseaux pour garder le maître suprême des troupes du Burundi. Beaucoup de clans avaient autrefois un animal-totem incarnant les vertus du groupe.

Les gardiens s'intitulent aussi *biru*. Ce terme, qui rappelle le nom de la famille chargée dans le Rwanda ancien de garder les secrets de la monarchie, semble associé plus précisément à leur fonction. L'un d'eux (Ndahabayé) affirme : « *Umwiru* désigne la fonction de rendre un culte au *mwami*. »

1. La République a été proclamée au Burundi le 28 novembre 1966.

2. Nous rappelons pour mémoire qu'il s'agit de MEYER, pp. 115-116 et pp. 185-187 ; SIMONS ; ZUURE, pp. 25-28. Et aussi R. BOURGEOIS, *Banyarwanda et Barundi*, III : *Religion et magie*, Bruxelles, 1956, pp. 48-49 ; ce livre, pourtant récent, reste sommaire et souvent inexact sur ce chapitre : il reparle d'« Ibutnyange » et de la « colline Mwezi » (?), il définit *banyange* comme « fossoyeurs » ! On y trouvera plus de précisions, à titre de comparaison, sur le Rwanda.

3. En kirundi *inyange*. Cf. ZUURE, p. 26 ; et F. M. RODEGEM, *Onomastique rundi*, Bujumbura, 1965, p. 91 (ronéo).

En fait, ni *banyange* ni *biru* ne désignent un clan (*umuryango*) : il s'agit d'un groupe de familles issues d'un clan plus vaste, celui des Bajiji. Ceux-ci forment un clan hutu¹ très important, où étaient recrutés beaucoup de dignitaires de la cour du roi ou des chefs, des gardiens de troupeaux royaux, de grands *bafumu* (sorciers-devins) et les *biru-banyange*.

« — Tous les Bajiji sont-ils initiés dans ce métier de garder les tombeaux ?
— Non. C'est une branche choisie appelée *abiru* ou bien *Abanyange*. »²

L'origine de cette branche est donnée par une légende relative à son fondateur, un certain Gikohwa ou Kimere, dont nous reparlerons. Aujourd'hui elle a donné plusieurs rameaux spécialisés dans la garde des différents rois. Les gardiens en chef habitent sur des collines proches des *nganzo*³. Rien ne les distingue des paysans des alentours. Leur rôle est bien terminé. Mais ils sont riches de souvenirs et conscients de leur grandeur passée. Les uns le manifestent par une certaine discrétion et les réserves dont ils accompagnent leurs révélations, les autres par des récits qui les mettent en valeur. Mais c'est le vieux gardien du *nganzo kuru* qui, dans son petit enclos proche de la Nyakibanda, exprime le plus de nostalgie en évoquant les fêtes et les cadeaux dont bénéficiaient jadis les *biru*. Il déplore leur disparition depuis l'époque de la colonisation belge et l'installation dans la région du chef Baranyanka⁴ :

1. On sait que la population du Burundi, comme celle des autres pays de la région des Grands Lacs, a une double origine, bantou (les Bahutu) et nilo-éthiopide (les Batutsi). Autant il semble assuré que l'institution monarchique est récente (environ le xvii^e siècle), autant l'installation des différents éléments de la population est difficile à dater et semble très lointaine (début de notre millénaire ?). Il convient de noter qu'il n'y a pas ici de tribus, mais des lignages éparpillés à travers les collines, Bahutu et Batutsi étant mêlés, parlant exactement la même langue, participant aux mêmes croyances et à la même culture. Ici comme ailleurs, il n'y a pas évidemment de race pure. Outre la famille royale des Baganwa, un certain nombre de lignages tutsi (ceux-ci étant favorisés, vu leur situation minoritaire) et de lignages hutu se voyaient attribuer de grands rôles politiques ou rituels. Les différences ethniques s'exprimaient surtout en clivages politico-sociaux, certains lignages tutsi étant d'anciennes familles hutu « anoblies » par la faveur royale.

2. Abraham Ndahabaye. B. Zuure commet une erreur en affirmant que les Banyange étaient du clan hutu des Bahima Bahinda. Les Bahinda ne sont pas hutu et aucun *mwiru* ne nous a confirmé cette assertion.

3. Nous sommes entré en relation avec les gardiens suivants :

<i>Gardien</i>	<i>Roi gardé</i>	<i>Nganzo</i>	<i>Colline d'habitation</i>
Sekere	Mutaga I	Budandari	Caguka
Ndahabaye	Ntare II	Buruhukiro	Muganza
Barajenguye	Mwezi II	Remera	Mutana
Ruteye	Mutaga II	Ramvya	Ramvya

4. Le grand chef Baranyanka, dont la famille fit tragiquement parler d'elle au moment de l'indépendance du Burundi, se distingua, dans cette région depuis longtemps insoumise à l'autorité monarchique, par son énergie et sa

« En ce temps-là les *biru* étaient respectés ; on n'avait jamais vu un *mwiru* aller en prison. Chaque fois qu'un *mwami* mourait, ils recevaient des vaches. Quand ils allaient faire la cour chez le *mwami*, ils attendaient seulement sur une petite colline. Là on leur apportait de l'hydromel et des vaches. L'histoire des *biru* remonte à l'époque de nos ancêtres.

J'ai vu tout ça du temps de mon grand-père Ndikumwami. Maintenant les enclos construits près des tombeaux ont disparu. Celui qui voudra aller y faire des sacrifices pour les morts, il devra avoir quatre taureaux et des tambours. En tout cas, moi je ne serai pas là, je serai parti battre mes tambours ailleurs. »¹

L'ancien gardien des rois défunts, dont les tambours² ont disparu, fait figure lui-même de roi déchu. Il nous laisse un peu son testament spirituel, à la veille d'aller régner (« battre ses tambours ») ailleurs.

Dès lors une constatation s'impose : la situation générale des *nganzo*, la nature de leurs sites, la vénération qui les entoure, la fierté humiliée des *biru* témoignent de l'importance des rites funéraires dans l'ancienne monarchie sacrée du Burundi. Essayons de préciser la nature de ces rites et des convictions qui les soutenaient.

II. — LA MORT DU ROI : UMWAMI ARATANGA³

On peut, à l'aide des témoignages écrits et oraux dont nous disposons, essayer de reconstituer l'événement que représentait jadis pour tout le Burundi la mort de son roi. Dès que celle-ci est proclamée, la cour est plongée dans la stupeur. Immédiatement la nouvelle se répand de colline en colline. Les gens venus de la cour rapportent la catastrophe. Tout semble s'effondrer. On dit : « *ijuru ryakorotse* » « le ciel s'est effondré »⁴. Un autre témoin nous restitue l'ambiance qui a régné aux alentours de la mission catholique de Buhonga à la mort du *mwami* Mwezi Gisabo :

« Une fois arrivé au pied des montagnes à Ruvumu, il était aux environs de 10 heures, le *mwami* Mwezi alors s'éteignit. La nouvelle est arrivée ici à l'heure où le travail prend fin, à l'heure où l'on mène les vaches à la fontaine, à 12 heures. Les sœurs alors de dire : ' Vous, enfants, rentrez à la maison puisque votre *mwami* est décédé ! ' Ce jour-là, c'était pendant la saison où l'on bat les petits pois, ce jour-là personne n'a aperçu le soleil de toute la journée ; parce

conception moderne de l'autorité. Il était inévitable qu'il entrât en conflit avec ces territoires francs que représentaient les domaines des *biru*. Sekere se vit confisquer ses tambours et un certain nombre de vaches, et il passa plusieurs années en prison.

1. Dialogue avec Sekere, déjà cité.

2. Le tambour est au Burundi le symbole du pouvoir : *ngoma* signifie à la fois « royaume » et « tambour ».

3. « Le *mwami* cède » (sous-entendu : le tambour ou sa place) : formule consacrée pour désigner le décès du roi.

4. Selon un témoignage de la grand-mère paternelle de E. Mworoha, concernant la mort de Mutaga en 1915.

qu'il y avait du brouillard et une pluie légère. Et aussi les ténèbres ont été sur le point d'envahir ce même jour. Le lendemain il a fait un soleil à briser le crâne des chiens [c'est-à-dire, un soleil de plomb]. »¹

Le pays tout entier entre alors en deuil. Les cultivateurs cessent de piocher leur champ et rentrent chez eux, les femmes cessent de piler les aliments et cachent les mortiers, les forgerons se mettent au repos, ceux qui fabriquent des tissus en battant des écorces de ficus doivent les imiter. Selon H. Meyer², le principe est d'éviter le bruit : on peut moudre la farine, mais sur le sol à la place de la grande plaque de pierre habituelle ; on peut construire une hutte, mais les trous destinés à ficher les pieux sont creusés non avec un engin métallique, mais avec une pierre³ ; le beurre n'est baratté que dans de petites calebasses moins bruyantes que les grandes. En fait, il ne s'agit pas seulement de créer un silence de mort, mais aussi de cesser toute activité créatrice. On ne cultive plus, mais les bergers sont aussi avertis, car ils ne doivent plus mener les vaches à l'abreuvoir ni faire du feu pour elles le soir ; ils doivent séparer les taureaux des vaches et plus généralement éviter toute procréation dans le bétail. De même les hommes « couchent à terre » et s'abstiennent de toute relation sexuelle avec leurs femmes. Un ancien chef nous résume l'essentiel de ces interdictions :

- « — Qu'arrive-t-il dans le pays lors de la mort du roi ?
- On ne cultive plus, il y a de la famine. On doit cacher les houes toute une année. S'il meurt au temps des semailles, c'est la famine qui suit. Même la mort d'un prince pouvait entraîner une famine.
- Quels sont les interdits concernant la mort du *mwami* ?
- On sépare les taureaux des autres vaches, les maris ne dorment plus avec leurs femmes. Les vaches sont séparées des taureaux. »⁴

En outre, les fêtes et les danses sont suspendues, les femmes cachent leurs bracelets de cuivre. On porte des habits de ficus sans motifs ornementaux ; ces motifs consistaient en lignes géométriques noires dessinées avec de la boue des marais sur le fond brunâtre du ficus : la couleur du deuil était donc en quelque sorte le brun-rouge. Nous assistons à une véritable mise en sommeil du pays, à un arrêt de toutes les activités créatrices. Les poursuivre serait sacrilège au moment où celui qui garantit les récoltes et la fécondité des troupeaux et des familles⁵

1. B. A. (initiales du nom et du prénom du témoin), Buhonga, 29-IV-1967. Cette mission, fondée en 1902, se trouve sur la crête, à une quinzaine de kilomètres de Bujumbura.

2. MEYER, p. 187.

3. Barajenguye nous dit aussi : « Personne ne cultive ni ne pile les grains. On ne fabrique pas les habits. En cas de grave nécessité, on peut piler les grains, mais on place le mortier dans la terre. »

4. B., Ijene, 13-VII-1967.

5. On se reportera au symbolisme des rituels agraires de la monarchie, notamment à celui de la fête des semailles du sorgho (*umuganuro*) évoqué dans les différents ouvrages déjà cités.

vient de disparaître. H. Meyer ajoute que, selon certaines croyances, un enfant conçu en cette période serait un monstre portant des dents sur le nez et qu'il devrait être noyé. On note aussi l'accent mis sur l'interdiction d'utiliser des outils de fer ; il faut cacher les houes, les couteaux, les maillets, les marteaux métalliques :

« — Les forgerons pouvaient-ils travailler ?

— Non, on ne faisait pas sortir le marteau. On ne coupait pas le sorgho, mais on le récoltait avec les mains. »¹

Peut-être cela a-t-il un rapport avec un aspect particulier de la puissance royale : celui relatif à la fonte et à la forge du fer. On connaît l'importance de ce thème dans les monarchies africaines du monde bantou, chez les anciens rois du Kongo par exemple². Les légendes racontant la fondation du royaume du Burundi évoquent aussi souvent des armes de fer ou un marteau...

Toute vie, chez les hommes et le bétail, dans les plantes, dans le feu même, étant dépendante de la toute-puissance du *mwami*, le décès de celui-ci doit interrompre son cours au moins en apparence, c'est-à-dire rituellement. Les cérémonies de la mise en bière du souverain confirment le primat de cet idéal vitaliste.

I. *Les obsèques royales : bazana umwami ou baherekeza umwami*³.

Cependant la cour s'apprête aussitôt pour le transport de la dépouille royale vers les hauts lieux où les *bami* sont « conservés ». On prépare une sorte de litière (*inderuzo*) sur laquelle le roi est étendu, comme un malade ou un voyageur fatigué. Il garde ses plus beaux habits de ficus, ses bracelets et ses anneaux de pieds⁴, ses amulettes (*ibihoko*), ses cauris⁵ et autres coquillages (le grand *kirezi* en forme de croissant de lune par exemple). On le couvre de nattes fines (*ibirava*). Ses objets familiers — sa lance, son arc et des flèches, son bouclier, les pots à lait (*ivyansi*) et une calebasse à baratter (*igisabo*), un tambour... — sont enlevés du palais pour être emportés avec lui (l'ensemble forme les *bisigi*)⁶.

Le cortège funèbre se met en route. Il est composé de sorciers, de notables (*abashingantaha*)⁷, de suivantes (*incoreke*) et d'autres courti-

1. Barajenguye.

2. G. BALANDIER, *La vie quotidienne au royaume de Kongo du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, 1965, p. 23.

3. « On amène, on transporte le roi » ou bien « on accompagne le roi ».

4. Ces anneaux ou ces bracelets (*imiringa*) étaient en fils de cuivre enroulés en couches successives autour des poignets et des chevilles.

5. Ces petits coquillages connus dans toute l'Afrique n'avaient pas ici une valeur monétaire, mais magique. On les appelait *insimbi*.

6. Cf. MEYER ; SIMONS ; ZUURE ; et le témoignage de Barajenguye.

7. Notable chargé de trancher les palabres, celui qui tient le *ntahe*, « bâton d'arbitre ».

sans désignés par les notables¹. Aucun témoin n'évoque la famille, c'est-à-dire les *baganwa*, « princes ». Le roi n'est pas suivi par sa parenté, mais par ses fidèles, comme pour un voyage ordinaire : les dignitaires de la cour ont organisé les impedimenta et les sorciers ont été consultés comme d'habitude. La solennité de ce départ est néanmoins rehaussée par la présence de Ryangombe. C'est lui qui donne le signal du départ de l'enclos royal : « Au départ de la cour, le corps du *mwami* se levait au signal de Ryangombe ; les cris de joie se répandaient partout. »² Rappelons que Ryangombe est l'équivalent de Kiranga, incarné bien sûr par un de ses fidèles. Ce *kiranga* se présente accompagné en général par d'autres initiés (*ibishegu*), le visage peint de terre blanche, portant une peau de singe (*intutu*). Il a une lance, dont la lame est blanche d'un côté (c'est-à-dire polie) et noire de l'autre : cette lance, l'*icumu ry'uruhuga* évoqué par Sekere, est le signe de la présence de l'esprit de Kiranga. C'est cette cérémonie, accompagnée de chants, de danses, de cris et d'offrandes, que H. Meyer appelle le « culte de la lance sacrée » et qui avait lieu à propos d'événements graves (enterrements, mariages, foudre, naissance de jumeaux, commémoration d'un deuil...), lorsque les Barundi ressentaient la nécessité de s'adresser à Imana par ce biais³. La présence de Ryangombe-Kiranga aux funérailles royales n'a donc rien d'extraordinaire.

Ce qui est plus étonnant, c'est l'ambiance générale de ce cortège dans un pays en deuil. On a noté les « cris de joie » (*impundu*) au départ de la cour. Barajenguye évoque aussi ces *mpundu* poussés le long de la route. Il s'agit de clameurs aiguës exprimant rituellement l'enthousiasme collectif. On en entend, par exemple, lors d'un mariage ou lors de la fête d'intronisation d'un nouveau *mushingantaha*. Le caractère de fête de ces obsèques se manifeste aussi dans la nature des cadeaux transportés : des vivres, une quantité respectable de cruches de bière ou d'hydromel, tout un troupeau de vaches (jusqu'à deux cents selon Sekere) avec leurs veaux (vaches dites *amasugi*, donnant du lait) et avec un taureau *ngabe*⁴. Enfin une jeune fille prise dans le clan hutu des Bahanza est choisie pour accompagner le *mwami*⁵. Elle quitte définitivement sa région, elle salue toute sa famille et ses connaissances, elle se munit de ses quelques biens personnels (un ou deux habits de ficus, des bracelets, un *kirezi*, un *ikazanga*, la petite calebasse dans laquelle les femmes conservaient le beurre qui leur servait d'onguent) ; elle va s'installer au pays des *biru*, près de l'enclos du feu roi. Ce cortège

1. Ndahabaye et Barajenguye.

2. Sekere.

3. Sur Kiranga, cf. ZUURE, pp. 36-98 ; MEYER, pp. 127-129 et 134-137.

4. Taureau sacré.

5. Celle qui « accompagnait » Mwezi Gisabo s'appelait Muribora et venait de Kiganda (Barajenguye).

funèbre est une sorte de cortège nuptial : les cris de joie, les vaches, les boissons et l'épouse ravie à ses parents, rien n'y manque. On sait que les grands du Burundi, y compris le roi, avaient plusieurs femmes, chacune installée dans un enclos différent. On a l'impression que le roi se rend vers un nouveau palais avec une nouvelle et dernière épouse, vers son palais définitif.

De la région de Muramvya, siège des palais royaux (*ingoro*), à celle de la Kibira, il peut y avoir soixante-dix kilomètres, en comptant les détours imposés par le relief accidenté. Ce long cortège, alourdi par ses colonnes de porteurs et son bétail, devait faire de petites étapes et le trajet demandait plusieurs jours : J. Gorju¹ parle de huit jours. Il était d'ailleurs ralenti par les démonstrations de respect et de sympathie de la population en deuil : la dépouille royale était sans doute déposée dans l'enclos d'une famille hutu² où elle était veillée par les *bashingantaha* et soignée par l'« épouse », mais les autorités (*abatware*) se présentaient, des files de porteurs apportaient des vivres et des cruches de bière et les gens battaient des mains au départ : « En chemin, partout où les hommes de la cour passaient, les gens leur offraient des cadeaux. »³ Ces cadeaux étaient-ils spontanés ou obligatoires ? Sans doute étaient-ils normaux, rituels, mais on se chargeait de le rappeler aux habitants des régions traversées en s'emparant de leurs vaches pour en consommer la viande, ou de leur bière pour se désaltérer⁴. Les gardiens des tombeaux font d'ailleurs allusion, pour tous les cortèges qui se rendent de la cour royale vers leur région, à un droit de prise (*kunyaga*) qui s'exerce surtout sur le bétail. Les vaches adressées aux *biru* étaient en quelque sorte contagieuses : elles communiquaient leur nouvelle appropriation à toutes les vaches qu'elles rencontraient⁵. Ce droit qui manifeste la propriété éminente du roi sur tout le pays est appliqué à chacun de ses déplacements, réels ou supposés. Oscar Baumann, l'explorateur autrichien qui en 1892 fut pris pour un *mwami*, observa ce phénomène :

« Des foules énormes arrivaient de tous côtés et formaient un courant houleux qui venait derrière nous [...]. D'autres groupes nous précédaient, pareils à un essaim de sauterelles s'abattant sur tout dans le pays. Ils arrachaient les provisions et le mobilier des huttes, les champs étaient dévastés en quelques minutes, des troupeaux entiers de bétail étaient rafés et mis souvent littérale-

1. J. GORJU, *Face au royaume hamite du Ruanda : Le royaume frère de l'Urundi*, Bruxelles, 1938, p. 40.

2. Selon plusieurs informateurs, le roi ou les princes logeaient toujours chez des familles hutu quand ils voyageaient.

3. Sekere.

4. Cf. SIMONS et GORJU.

5. Sekere et Barajenguye. On se rappelle que ce dernier se fondait sur ce fait pour justifier son étymologie de *banyange* (« ceux qui usent du *kunyaga* »).

ment en pièces par ma suite délirante. Les quantités énormes de pombè qui se trouvaient dans les villages ne portaient pas non plus les esprits au calme. »¹

La dépouille royale semble avoir gardé lors des funérailles tous les droits de la personne royale.

Le cortège atteint enfin le pays des *biru*. Il s'arrête soudain sur une colline, celle que les sorciers de la cour ont choisie². C'est à cet endroit que les notables vont céder la dépouille royale aux *biru* et que ceux-ci vont « l'accueillir » (*abiru bakira umwami*). Mais la passation des responsabilités ne se fait pas immédiatement. Les *biru* étaient bien sûr au courant de l'arrivée imminente du cortège et ils ont procédé à la désignation du gardien principal qui sera affecté au nouveau *nganzo*. Ils l'ont choisi parmi eux en fonction de règles précises sur lesquelles nous reviendrons et en fonction de ses qualités personnelles. Mais celui qui va « accueillir le roi » ne se montre pas aussitôt. Alors les courtisans s'installent sur la colline dans des huttes provisoires (*insago*). Les *biru* peuvent se faire attendre plusieurs jours (« six jours », affirme Barajenguye). Le futur gardien devait certes venir d'une autre colline :

« — Est-ce que vous aviez toujours vécu là ou bien pouvait-on aller vous chercher dans une autre région ?

— Non, ils [*biru*] n'étaient pas là, parce que, dès qu'on avait apporté le *mwami* à un endroit, ils pouvaient venir d'autres collines pour garder le *mwami* là où il attendait. Ils le gardaient tout en conservant leur propriété [*itongo*], leurs enclos, leurs propriétés. »³

Mais, en outre, une fois les *biru* arrivés à l'emplacement choisi, il fallait encore patienter quelques jours (« deux jours », selon Barajenguye) pendant lesquels ils construisaient l'enclos du feu roi, sans parler de leurs propres huttes provisoires :

« — Où les *biru* prenaient-ils possession du *mwami* ?

— Quand il arrivait dans cet enclos.

— Et après, on l'introduit dans le palais ?

— Oui, dans son palais qui venait d'être construit.

— A partir de quand fait-on tout cela, notamment la construction du palais ?

— Quand il était arrivé, on faisait cela dès qu'il se trouvait sur place : il attendait là. Il passait la nuit là, le cadavre. Ils [*biru*] venaient le chercher.

— Ils étaient en train de construire ?

— Oui, on faisait des huttes provisoires et le palais était soigneusement préparé. On commençait par faire une cour d'entrée, devant. »⁴

Nous retrouverons ce palais funéraire. On voit que l'attente et l'installation provisoire de la délégation de courtisans expliquent l'in-

1. BAUMANN, p. 86.

2. Barajenguye.

3. Ndahabayé.

4. *Ibid.*

interprétation de Baumann selon laquelle la dépouille royale était d'abord déposée dans un bosquet sacré (Wuruhukiro) avant d'être installée dans son tombeau (Nganso Kulu)¹. Selon certains témoins, la cause de ce délai serait un véritable marchandage mené entre les notables et les gardiens, avant que ceux-ci n'acceptent le corps du roi. L'un de ces récits, concernant les funérailles de Mwezi Gisabo, est particulièrement intéressant :

« [Le *mutware* de la région où le roi est mort s'écrie :] ' Mon bienfaiteur s'est éteint. ' Tout le pays apprit ainsi la nouvelle. Le cadavre du *mwami* fut levé ; quand ils parvinrent sur le seuil du palais, ils l'envoyèrent à Bunyange. Alors qu'il avait été envoyé à Bunyange, les Banyange, eux, amenèrent d'abord deux personnes, un jeune homme et une jeune fille² pour qu'ils se marient, le jeune homme prit alors le nom du *mwami*. Finalement les Banyange demandèrent : ' Où est la richesse du *mwami* ? Reprenez le cadavre jusqu'au jour où vous apporterez toute sa richesse. ' Le cadavre du *mwami* Mwezi fut repris parce que les Banyange le rejetèrent. Ensuite ils se rendirent partout où se trouvaient des résidences du *mwami*, ils rassemblèrent toutes ses possessions ; toutes ses richesses étant rassemblées, alors ils les donnèrent à celui qui avait pris la place du *mwami*, ils les lui donnèrent. Ensuite, quand ils eurent alors accepté le cadavre du *mwami*, les taureaux furent séparés des vaches ; les notables renoncèrent alors à leur lit pour se coucher par terre, les gens cessèrent de cultiver parce que le *mwami* était décédé. »³

En fait le témoin, qui n'est pas lui-même un *mwiru*, a confondu cette sorte de pillage avec la réquisition que les *biru* allaient opérer à la fin du deuil dans l'enclos où était mort le roi⁴. Mais cela n'exclut pas que des discussions aient eu lieu au moment même de l'arrivée du cortège des courtisanes, à propos du nombre de vaches ou de cruches de bière et de miel qu'ils apportaient.

Ces cadeaux sont alors déposés dans l'enclos et Ryangombe qui avait donné le signal du départ est aussi chargé d'accueillir la délégation et ses présents à leur arrivée chez les *biru*. Ces derniers ne semblent pas avoir été initiés au culte de Kiranga, ou du moins ne pas avoir pu être possédés par lui (*kubandwa*), ce qui n'exclut pas une participation au culte⁵. Toujours est-il que l'installation définitive du

1. BAUMANN, p. 89 ; mais l'erreur de Baumann est de confondre ainsi deux tombeaux différents (Buruhukiro et Budandari).

2. Il s'agit de Muribora, l' « épouse » du roi défunt et du *mwiru* chargé de garder celui-ci. On reparlera de ce mariage.

3. B. A., déjà cité. On remarquera que, pour lui, le deuil ne commençait pas à la mort du roi, mais à son arrivée chez les *banyange*.

4. C'est ce qu'ils appelaient *kwugara ikirimba* « fermer l'enclos ».

5. A ce sujet Barajenguye affirme : « Nous autres, nous ne faisons pas les pratiques du *kubandwa*. Quand nous rencontrons ceux qui le faisaient nous prenions la fuite. Nous tenions uniquement cette charge [celle de garder les rois]. » Mais Sekere parle de l'*icumu ry'uruhuga*, c'est-à-dire de la lance sacrée de Kiranga, laissée au chef des *biru* ; il dit que Ryangombe « peut être un *mwiru* ». Il faut sans doute distinguer différents types de cérémonies et différents degrés d'initiation à Kiranga.

mwami chez les *biru* se fait avec la bénédiction de Ryangombe-Kiranga. Ensuite le cortège repart vers la cour, c'est-à-dire vers un pays endeuillé par le départ cette fois définitif de son roi. Mais « là-haut » (*haruguru*), les véritables cérémonies funéraires vont commencer.

2. *La conservation de la dépouille royale : bashingura umwami*¹.

Revenons sur les lieux où a été laissée la dépouille sacrée. Les *biru* lui ont édifié une résidence mortuaire qu'ils appellent le palais (*ingoro*) et qui est à l'origine du bois sacré encore visible de nos jours à chaque *nganzo*. Ce palais avait le même aspect que ceux des vivants : c'était un enclos (*ikirimba*) comprenant une hutte centrale (*ingoro* proprement dit) et une série de cours (*ingo*) pouvant accueillir bêtes et gens. La maison était de taille relativement limitée, de forme circulaire, construite en branchages (tirés des arbres *midende*, par exemple) et couverte d'herbes fines des marais habituellement utilisées dans les demeures princières (l'herbe dite *uruguhu*) ; les murs étaient badigeonnés de terre glaise. L'intérieur ne comportait pas de pièces séparées ni de cloisons, contrairement à ce qui se passait chez les vivants. On y trouvait essentiellement une sorte d'estrade (*urusenge*) ou de lit appelé *kigwa*, c'est-à-dire une claie reposant sur quatre montants de bois et installée au-dessus du foyer central².

Le cadavre royal a été l'objet de soins attentifs depuis son décès, à la cour, durant le voyage, puis lors de l'attente des gardiens. La responsabilité en incombait plus particulièrement à l'« épouse » *muhanza* qui devait l'oindre régulièrement de beurre :

« Il y a aussi une reine (*umwamikazi*) choisie dans telle famille qui est chargée de caresser le corps du roi et de l'enduire de beurre. Elle fait brûler des bois parfumés (*amasenga, imibavu*), elle oint le corps et elle le caresse [...].

— Parle-nous de la jeune fille qui accompagnait le corps du roi.

— C'était une jeune fille et elle arrivait en même temps que le cortège. A l'arrivée, elle ne s'installait pas dans le palais où le *mwami* était déposé. On lui construisait son propre enclos à côté du palais.

— Est-ce qu'elle n'entrait jamais dans ce palais où se trouvait le *mwami* ?

— Elle y entrait quand elle allait parfumer le corps du roi, quand elle allait entretenir le feu, quand elle allait battre des mains... »³

Donc à son arrivée au Buynange, elle ne restait pas à demeure chez le défunt : elle s'installait à côté du palais funèbre et ne s'y rendait qu'en compagnie des *biru* pour parfumer la dépouille. Par ailleurs, les

1. « On conserve le roi. »

2. Les descriptions de Ndahabaye, Barajenguye et Sekere sont concordantes à ce sujet. H. Meyer dit que l'on emploie pour cette estrade du bois d'érythrine ; E. Simons parle de lattes de bambous.

3. Ndahabaye.

dignitaires de la cour étaient repartis aussitôt, leur rôle était bien terminé. Les *biru* étaient dès lors les grands maîtres des cérémonies. Sur celles-ci nous leur laissons d'abord la parole :

« — Quand on vous confiait le corps du roi, raconte-nous en quelques mots ce qui se passait.

— En premier lieu on se met à construire l'enclos, un enclos large. Cela s'achève en deux jours. On tresse de la paille sur la maison, puis on badigeonne de terre et cela est d'ailleurs vite fini.

— Et dès que l'on vous confiait le corps, qu'est-ce qui se passait ?

— Nous faisons entrer le *mwami* dans son palais, puis nous le gardions. Mais sachez que le *mwami* n'était jamais enterré dans le sol. C'est interdit. Il reste sur le lit qu'on appelle *ikigwa*. On amenait un taureau qu'il aimait bien et c'est la peau de ce taureau qui le conservait. Il était enfermé dans cette peau. Ce taureau s'appelait *ingabe*. Nous restions là et après quelques mois, nous faisons savoir à la cour que nous allions fermer l'enclos où vivait le *mwami*. Nous y allions donc et nous prenions les vaches, les cruches d'hydromel, les pots de beurre. Nous nous emparions de tout ce qui se trouvait dans l'enclos.

— Aviez-vous averti ?

— Nous avons averti, ils connaissaient bien le jour de notre arrivée.

— Dans la maison où reposait le *mwami*, étiez-vous tous rassemblés là, ou est-ce que c'était seulement votre chef ?

— C'était le chef qui y demeurait et les autres venaient lui rendre service [...].

— Ne faisait-on pas du feu, là, dans la maison ?

— Ceux pour qui elle avait été faite, soit quatre personnes, y faisaient du feu. Mais ils brûlaient du bois parfumé (*imibavu n'imisakavu*).

— Brûlaient-ils ça tous les jours ?

— Oui.

— Durant combien de temps ?

— Cela durait deux ou trois mois.

— Et après, s'en allaient-ils ?

— Ils fermaient d'abord ! Nous sortions, puis des cris de joie se répandaient partout.

— Est-ce qu'il n'y avait rien qui les avertissait qu'il n'était plus nécessaire de faire du feu ?

— Uniquement les coutumes traditionnelles des autorités qui constataient que l'endroit ne sentait plus.

— Entrenaient-ils le feu pendant deux mois ?

— Oui.

— Pourquoi faisait-on un lit en hauteur ? Ne saurais-tu pas la raison de cette coutume ?

— Ils évitaient que les bêtes sauvages ne le déterrent. »¹

« — Raconte-nous ce qui se passait lorsque le corps du roi parvenait à l'endroit où il devait être déposé, raconte-nous tout.

— Arrivé à l'endroit du tombeau, le roi devait être conservé. On construisait un palais pour le mettre ; on construisait également un enclos pour les vaches. On apportait aussi des pots à lait et des barattes. Un taureau était tué ; on buvait du lait, les cruches de bière affluaient, l'hydromel aussi ; cet hydromel était assez fort, et on apportait également du beurre. Tout se passait très bien ; il y avait un groupe de gens pour accueillir Ryangombe [...].

1. Barajenguye.

— Est-ce que c'étaient les gens de la cour qui devaient traire les vaches ou bien y en avait-il d'autres qui le faisaient ?

— Il y avait des serviteurs pour le faire ; eux étaient privilégiés.

— Comment étaient choisis les gens qui travaient chez les *biru* ?

— Ils étaient recrutés parmi les hommes des *biru*.

— Les Batutsi pouvaient-ils traire chez les *biru* ?

— Non.

— Il s'agissait uniquement de Bahutu ?

— Seulement.

— Les gens qui amenaient le corps du roi et les vaches passaient beaucoup de temps chez vous ?

— Ils rentraient immédiatement, ils allaient continuer le deuil chez eux et les *biru* restaient dans leurs domaines ; ils surveillaient le roi.

— Qu'est-ce que vous faisiez après le départ ? Racontez-nous comment vous conserviez le *mwami*, depuis son arrivée jusqu'à la fin.

— Lorsque nous étions en possession du roi, nous tuions le taureau qui avait accompagné le *mwami* ; généralement ce taureau était venu avec un troupeau important de cent ou deux cents vaches. Le *mwami* était enroulé dans la peau du taureau. Puis le corps du roi enroulé dans cette peau était déposé sur une estrade en dessous de laquelle on faisait du feu. Les Batwa¹ se rendaient dans la forêt pour chercher du bois odoriférant (*imisakavu*, *imibavu*) qui était brûlé. Les Bahutu d'un certain âge entretenaient le feu. Les autres prenaient de la bière ou buvaient du lait. Une fille accompagnait le *mwami* ; celles qui ont accompagné Gisabo et Mutaga sont encore en vie. Un jour on abattait une vache, un autre jour on abattait un taureau et une vache *ngumba*². Il n'y avait aucune journée qui se passait sans qu'une vache soit abattue ; les gens de l'Imbo apportaient également des cadeaux. Tout le temps on était en train soit de traire, soit d'abattre une vache. Après une année, les *biru* allaient à la cour pour fermer l'enclos du *mwami* [...].

— Quand vous aviez mis le roi dans la peau du taureau, que se passait-il à la fin de l'année ?

— Après une année elle vieillissait ; la peau était encore là, elle vieillissait avec la maison. A la fin, on barricade l'entrée de l'enclos. Lorsque les *biru* venaient de fermer l'enclos royal, au moment où ils revenaient dans leurs domaines, des cris de joie se faisaient entendre partout dans le pays des *biru* ! »³

Deux éléments ressortent de ces informations orales : l'un concerne le sort du cadavre, l'autre l'attitude des gardiens. Le cadavre, enveloppé dans une peau de taureau (celle du taureau *ngabe* sacrifié dès le début) comme dans un linceul et placé sur l'estrade, est soumis à une espèce de boucanage, à l'aide d'un feu doux entretenu sans arrêt sous l'estrade. On y brûle notamment du bois dont la fumée exhale une odeur agréable, pour une raison évidente ! Des Batwa vont chercher ce bois dans la Kibira. Quant au feu lui-même, il est entretenu par les trois ou quatre *biru* qui sont en permanence dans la hutte, aidés par des serviteurs bahutu et sans doute de temps en temps par la « reine ».

1. Les Batwa constituent une minorité de Pygmoides, vivant surtout de la cueillette, de la chasse et de la fabrication de poteries.

2. Il s'agit des vaches n'ayant pas de veaux, des « vaches stériles ».

3. Sekere.

Ainsi le corps du roi se dessèche peu à peu ; l'opération peut durer plusieurs mois (deux ou trois au maximum et non une année entière, semble-t-il). Elle cesse dès que la puanteur disparaît et que la dépouille, quasi momifiée, adhère à la peau de taureau. Ce boucanage est connu également dans les cérémonies funéraires de la monarchie lunda au Congo et dans les autres royaumes interlacustres, au Bunyoro et au Rwanda par exemple¹. Il fait figure de technique d'embaumement et traduit le désir d'éviter la décomposition à la dépouille vénérée. Le souci de conservation semble particulièrement fort au Burundi, puisque le cadavre reste dans la hutte sans être enterré et que cette hutte est seulement fermée. Au Bunyoro, on ne conserve que la mâchoire royale et elle est d'ailleurs enterrée. Au Rwanda, le cadavre est finalement enterré dans une fosse (l'« abreuvoir ») où l'on a au préalable versé du lait et sur laquelle on plante un ficus et une érythrine : cette opération est effectuée au nord du Rwanda central, à Rutare notamment², soit quatre mois après le début du deuil (et quatre ans plus tard la hutte funéraire elle-même est sapée), soit sous le règne du quatrième successeur du défunt³. Au Burundi, le cadavre est conservé en entier et un interdit (*umuziro*) s'oppose à son inhumation.

Les *biru*, quant à eux, ont un rôle supérieur à celui de simples gardiens de cimetière ; ils apparaissent comme de véritables ritualistes d'un culte royal. Par là, ils se distinguent de leurs homologues du Rwanda : dans ce dernier pays, en effet, les gardiens sont distincts des ritualistes et ceux-ci appartiennent au clan tutsi des Batsobe⁴, apparenté mythiquement au clan royal des Banyiginya. Par ailleurs, la veillée mortuaire de deux ou trois mois ne prend pas au Burundi une allure funèbre. L'hospitalité faite au corps du *mwami* s'accompagne de ripailles : on ne cesse d'abattre des vaches et de manger de la viande, les *biru* boivent également force cruches de bière de bananes ou d'hydromel apportées par leurs fidèles ou venues de la cour. On observe encore cette ambiance de fête qui s'était installée dès le début des funérailles royales. L'enclos funèbre est un palais en liesse et les *biru* et leurs fidèles célèbrent une arrivée plutôt qu'un départ. D'ailleurs leur pays n'est pas en deuil ! Sekere l'affirme en précisant qu'on « conti-

1. Sur ce thème, cf. H. BAUMANN et D. WESTERMANN, *Les peuples et les civilisations de l'Afrique*, Paris, 1967, p. 185 ; J. BEATTIE, p. 28 ; M. D'HERTEFELT et A. COUPEZ, *La royauté sacrée de l'ancien Rwanda*, Tervuren, 1964 (notamment au chap. xv : « La voie de l'inconvenance », pp. 203-213).

2. Il y avait quatre cimetières royales au Rwanda : Rutare (pour les rois du nom de Mutara, Cyirima et Kigeri), Remera (pour les Mibambwe), Kayenzi (pour les Yuhi) et Butangampundu (pour les rois morts à la guerre) ; cf. D'HERTEFELT et COUPEZ, p. 363.

3. *Ibid.*, pp. 209-211.

4. *Ibid.*, p. 493.

nuait à y cultiver et à faire du feu pour les vaches ». Un autre dit : « Dans notre pays il n'est pas défendu aux gens de piler le grain ni de cultiver. »¹

Le rituel de conservation pose un problème : selon certaines traditions, les *biru* recueillait le premier ver qui sortait du cadavre royal en décomposition, pour ensuite l'engraisser dans un pot à lait. H. Meyer écrit par exemple :

« C'est là-bas [à Bunyange] que le cadavre est alors transporté en cortège de deuil, mais seuls quelques familiers du roi, parmi lesquels aussi quelques servantes (*intschoreke*), accompagnent ce cortège. Wunyange est un endroit tenu secret où aucun Murundi ne peut aller. Une fois arrivés, les Wanyange commencent à préparer le cadavre, car il ne peut être question d'un enterrement au sens propre. Quand la dépouille a été débarrassée de tout ornement, amulettes, etc., elle est lavée et enduite d'une épaisse couche de beurre. Ce beurre est mélangé avec des herbes parfumées (*imbasi*), de la terre rouge (*akahama*), etc. Puis le cadavre est enveloppé dans de nombreuses peaux, dont des peaux d'antilope des marais (*insobe*), et des tissus de ficus, et il est placé (*kutarura*) sur une estrade en bois, faite en bois de *murinsi*². Pendant deux mois, un léger feu chargé de fumée est entretenu sous l'estrade et le corps est souvent retourné. Après une courte période, selon la croyance des Warundi, apparaît un gros ver (*umusimu wa sultani*) qui est alors nourri avec du lait et soigné par les Wanyange, jusqu'à ce qu'il se soit changé en lion ou en python. Quand longtemps après l'estrade, pourrie, se disloque, on construit une nouvelle hutte sur les ruines, mais on ne touche à rien. »³

Cette histoire a été reprise dans les ouvrages déjà cités de J. Gorju, B. Zuure et E. Simons. En général, ils distinguent deux phases : celle de l'exposition à la cour⁴ où le ver est recueilli, et celle de la veillée au Bunyange où le ver est nourri. Selon les cas, on évoque un début de boucanage à la cour ou une simple exposition, on parle du cadavre seul ou du cadavre déjà enroulé dans la peau de taureau. Les *biru*, contrairement à d'autres témoins, n'ont pas évoqué précisément ce rite du ver, mais il ressort de leurs récits que le corps du roi était rapidement confié à leurs soins et que l'abattage du taureau et le boucanage commençaient chez eux. Donc l'hypothèse de rites organisés à la cour semble devoir être exclue ; elle a sans doute été inspirée à ses auteurs (c'est fréquent pour tout ce qui concerne le Burundi) par les coutumes du Rwanda où, en effet, le boucanage et l'attente du ver s'opéraient près

1. Barajenguye.

2. *Umurinsi* « érythrine ».

3. MEYER, pp. 185-186. Les obsèques royales sont évoquées à deux reprises : aux chap. VIII et XII. Ce dernier contient une série de mises au point sur la monarchie : à propos de la mort du roi, il donne une version presque contradictoire par rapport au chap. VIII, mais qui semble plus exacte. Selon le chap. VIII, le roi reste des mois à la cour avant d'aller à la Kibira, le Nganso Kulu est situé au sud de la Ruvubu, les Baganwa seraient autorisés à visiter les tombeaux royaux, etc.

4. MEYER en parle dans son chap. VIII.

de la cour, le cadavre n'étant enroulé dans la peau et envoyé vers Rutare (le ver l'accompagnant dans un pot à lait) qu'à l'issue de cette première phase¹. Mais la croyance en la survie de l'esprit (*umuzimu*) du roi sous la forme d'un ver est également enracinée au Burundi. Alors on peut supposer que ce rite pouvait s'effectuer au début du boucanage chez les *biru*. Peut-être aussi le cadavre était-il, pendant quelque temps, enduit de beurre par la « reine » avant d'être enveloppé dans la peau du *ngabe* ? En tout cas, il s'agit encore de rites garantissant la survie du roi.

Après deux ou trois mois au maximum, les *biru* éteignaient soigneusement le feu, fermaient la hutte au moyen d'un treillis de bambous, inspectaient l'intérieur de l'enclos et en barricadaient l'entrée avec des branchages. Leur sortie de ce « palais » et leur retour chez eux constituaient un événement dont on se réjouissait bruyamment : des cris *mpundu* se faisaient entendre dans tout leur pays², on leur apportait des cadeaux, les gens dansaient, les tambours résonnaient, on déclamaient des *mazina*³ en leur honneur. Le *mwiru* principal recevait la lance du roi, il prenait son nom et épousait la « reine » (nous reparlerons de cet aspect). Enfin la dernière manifestation de ces funérailles consistait en ce que les *biru* appellent *kwugara ibirimba*, c'est-à-dire « fermer l'enclos royal », où le *mwami* s'était éteint. Un groupe de *biru* se rend à la cour, entre dans cet enclos et s'empare des vaches et des autres objets. C'était la coutume, et ils ne rencontraient donc aucune résistance. Bien plus, sur le chemin du retour ils avaient le droit, on l'a vu, de prendre tous les troupeaux que croisaient leurs vaches. Les gens ne pouvaient pas se plaindre :

« Lorsque les *biru* avaient accueilli le corps de leur *mwami*, ils passaient un certain temps, puis ils partaient fermer son palais. Puis ils suivaient une caravane de porteurs et de vaches [c'est-à-dire au retour]. En chemin, lorsque le taureau voyait d'autres vaches, ils s'en emparaient ; les vaches partaient, elles n'étaient pas réclamées. Jadis quand ils rencontraient des cruches de bière allant à la cour, on disait que les *biru* avaient touché la bière. »⁴

Les *biru* s'acheminaient avec ce troupeau vers leur pays, « là-haut ». Leur arrivée était l'occasion d'une nouvelle fête, de libations et de danses. Les cris de joie, le grondement des tambours, les beuglements des vaches arrivant à la cour des *biru* créaient une ambiance d'enthousiasme délirant. Le pays des *biru* avait accueilli définitivement un nouveau roi. Et pour le reste du pays cette date laissait présager la fin du deuil et l'intronisation d'un successeur du roi disparu.

1. D'HERTEFELT et COUPEZ, pp. 207-209.

2. Sekere et Barajenguye.

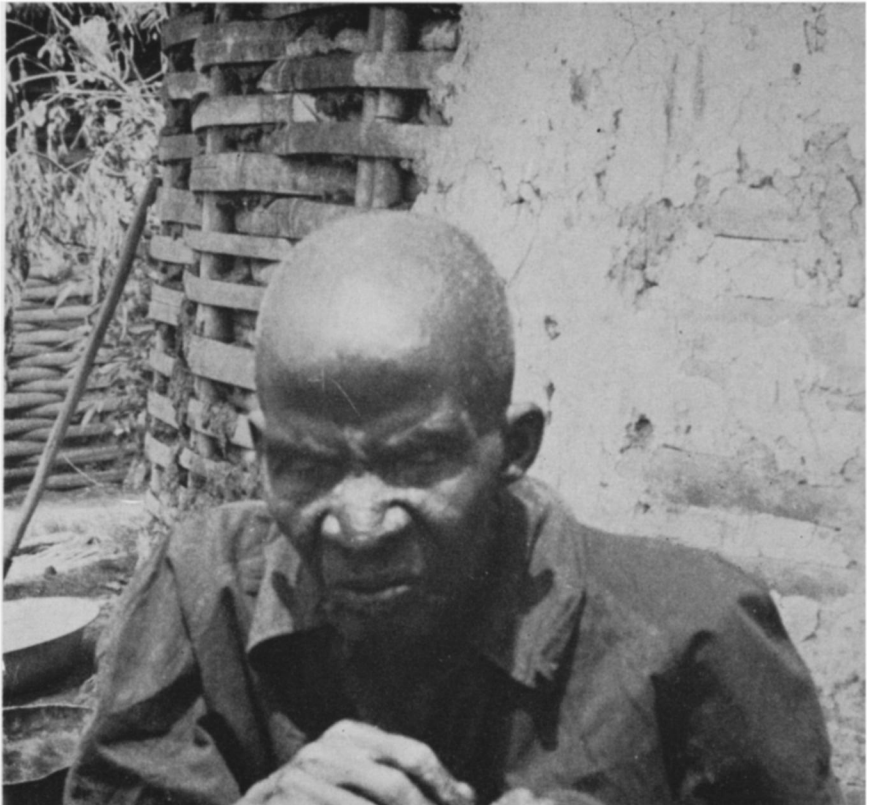
3. *Amazina* : éloges chargés de comparaisons flatteuses et d'images colorées, pouvant prendre une forme épique, et déclamés très rapidement.

4. Sekere.



PH. 5. — Le *mwiru* Barajenguye, gardien du *nganzo* de Mwezi II.

PH. 6. — Le *mwiru* Sekere, gardien du *nganzo* Kuru.





PH. 7. — Un vieux ficus (à droite) et des dragonniers (à gauche) du *nganzo* de Mwezi II à Remera.

III. — LA SURVIE DES ROIS : UMUZIMU W'UMWAMI¹

On a vu que le décès du roi était présenté comme un départ : *arantanga*, *arashize*, « il a cédé », « il a déposé » le pouvoir. Cette sorte d'abdication prend même l'allure d'une fête. Les cris de joie du cortège, la construction d'un nouveau palais près de la Kibira, l'arrivée d'une « épouse », les festins et les beuveries qui se déroulent chez les *biru* semblent orchestrer un voyage triomphal. Les *nganzo* ne sont-ils pas étymologiquement les « lieux de triomphe », d'après le verbe *kuganza*² ? D'ailleurs le *mwami* n'est pas enterré, il est « accueilli » ! Certaines légendes affirment même qu'il choisit en personne le lieu de son installation :

« — Comment choisit-on l'endroit du tombeau royal ?

— C'est le *mwami* lui-même qui choisit l'emplacement. On le transporte et quand il arrive sur la colline, on veut le transporter, mais il devient lourd comme de la terre. Immédiatement on s'arrête là, des cris de joie se répandent et on commence les constructions. »³

Cela rappelle un peu certaines manifestations des dieux égyptiens, lorsque leurs statues, transportées sur des pirogues et interrogées par des fidèles lors d'une cérémonie, se faisaient lourdes d'un côté ou de l'autre, au point, disait-on, de forcer leurs porteurs à s'agenouiller⁴.

Les Barundi croyaient donc à une certaine immortalité de leurs rois ou au moins de leurs esprits (*imizimu*). A vrai dire, chaque homme a un *muzimu*, mais celui du roi est particulièrement vénéré. Il a, d'ailleurs, une nature très complexe et de multiples visages. Le roi semble survivre de plusieurs façons, sous plusieurs formes. C'est qu'il est plus qu'une personne, il est l'émanation de la force vitale, susceptible d'une diffusion très grande. Trois degrés peuvent être distingués.

1. *La survie de l'ombre du roi et le culte qui lui est rendu* : guterekera⁵.

Le culte des ancêtres était répandu au Burundi. Dans chaque enclos familial, il y avait des huttes en miniature (*indaro*) de 50 cm à 1 m de haut, contenant quelques objets destinés à retenir l'ombre (*umuzimu*) du défunt (une cruche, une pipe, etc.). En certaines occa-

1. « L'esprit » ou « le fantôme du roi ».

2. *Kuganza* « triompher », verbe très important dans le vocabulaire monarchique du Burundi. La devise des rois était « *ganza sabwa* » « règne et sois imploré ! ». On criait à Baumann (BAUMANN, p. 86), pris pour Mwezi, le slogan « *ganza mwami !* ». *Kuganza* est un peu l'équivalent du latin *imperare*.

3. Barajenguye.

4. S. SAUNERON, *Les prêtres de l'ancienne Égypte*, Paris, 1962, p. 94.

5. « Rendre un culte aux mânes des ancêtres. »

sions, notamment aux anniversaires du décès, la famille se réunissait près de ces sortes de chapelles votives et célébrait un repas accompagné d'offrandes aux défunts. A ce culte funéraire était associé celui de Kiranga, un initié venant souvent présider ce jour-là une « cérémonie de la lance sacrée », à l'occasion de laquelle la petite hutte était recouverte d'herbe fraîche. Il convient de noter que les morts étaient enterrés dans la cour de leur habitation¹. Pour un chef, le *ndaro*, d'ailleurs plus important, était édifié non chez ses héritiers, mais dans l'enclos où il était mort. Cet enclos était abandonné par la famille et devenait un bosquet sacré, un *kigabiro*, placé sous la responsabilité d'un Muhutu, le *muheza*². On a vu que le roi bénéficiait d'une troisième solution : l'installation dans un nouveau palais, réservé à son fantôme (ce qui n'empêchait pas la population de respecter et de vénérer le kraal où il s'était éteint). Dans tous les cas, le *muzimu* était l'objet d'un culte régulier, le *guterekerera*. On a vu que E. Simons appelle même les *biru* des *baterekerezi*, en fonction de cette responsabilité. H. Meyer évoque rapidement les offrandes de boisson ; E. Simons, B. Zuure, J. Gorju parlent d'un culte quotidien (!), au moins pour le prédécesseur du *mwami* régnant, et de cérémonies plus solennelles aux anniversaires du décès ou à la mort du roi suivant. A ces moments-là une nouvelle hutte serait édifiée et les gardiens feraient venir des cadeaux de la cour au nom des fantômes royaux.

Les *biru* interrogés nous ont donné sur ce problème davantage de précisions. Il s'agissait essentiellement d'un culte annuel : « Une fois par an, au mois de *rusama*³, les envoyés de la cour reviennent avec des cadeaux pour offrir au roi mort. A ce moment, ils trouvent le palais bien préparé. »⁴ On peut distinguer quatre aspects : l'arrivée des présents de la cour, la construction d'une nouvelle hutte funéraire, la visite des différents *nganzo* et la fête chez les *biru*.

Chaque année donc, à la fin de la saison des pluies, la cour envoyait les présents traditionnels (cruches de bière ou d'hydromel, bétail, tambours...) :

« — On venait aux tombeaux à l'époque où le sorgho a déjà poussé. Le *mwami* envoyait de la bière de deuil (*umubira*) ; le *mwami* envoyait de la bière chaque année, il envoyait des vaches, les tambours battaient. Un roi qui s'est répété envoyait deux vaches.

— Que signifie : ' un roi qui s'est répété ' ?

— Il a été accueilli deux fois. Il venait deux vaches allaitant. La fois suivante

1. MEYER, pp. 113-115 et 136.

2. ZUURE, pp. 23-25.

3. *Rusama* (de *gusama* « bruire ») : l'époque où on entend des averses au loin, l'époque des dernières averses, la fin de la saison des pluies, c'est-à-dire à peu près le mois de mai.

4. Ndahabaye.

on envoyait également de la bière de deuil, de l'hydromel et des paquets de sel. Après chaque année il en envoyait. »¹

« — Quel est l'avantage que vous donnait le *mwami* pour la fonction dont vous étiez chargés ?

— Il envoyait deux vaches qui allaitaient et qui étaient accompagnées de taureaux. Ces vaches se nomment *masugi*. Les *baganwa*² expédiaient des cruches de bière, et de la cour on envoyait de l'hydromel. A l'endroit du tombeau, on envoyait quatre cruches de miel non fermenté et quatre d'hydromel, plus d'autres cruches de bière et un tambour.

— Est-ce que cela se passait tous les ans ou tous les mois ? Combien de fois est-ce qu'on le faisait ?

— Chaque année, à la fin de l'année. Le *mwami* envoyait ceux qui visitaient les tombeaux vers le mois de *ndamukiza*³. C'est le même mois pour tous les tombeaux. »⁴

Il semble qu'il y ait eu au moins une vache et un taureau par tombeau. Le groupement des vaches par paires répondait sans doute au fait qu'un seul *mwiru* pouvait, comme on le verra, garder deux *nganzo* correspondant à deux rois portant le même nom de règne (« le roi qui s'est répété », selon Sekere) : le grand-père de Barajenguye gardait par exemple deux Mwezi. Le roi exprimait donc sa gratitude aux *biru* en leur envoyant solennellement une délégation de notables et de nombreux cadeaux.

Ce retour des dignitaires de la cour provoquait une réfection rituelle de la demeure du défunt :

« — Quand vous reveniez pour offrir des sacrifices, comment utilisiez-vous les restes de la dépouille ?

— Ils demeuraient là, son *kirezi*, tout, et ses os...

— Le premier palais que vous aviez fabriqué finissait par s'écrouler ; quand il s'effondrait, que faisiez-vous ?

— Nous en construisions un autre ; mais les autres Barundi ne participaient pas à la construction. C'est nous-mêmes qui le fabriquions.

— Pour construire, est-ce que vous commenciez par enlever la première maison ou bien vous éleviez une autre ailleurs ?

— Ils reconstituaient l'armature de l'autre et la couvraient de paille.

— Vous ne soigniez pas bien l'emplacement ?

— Non, on ne revenait pas dans la première ; on en enlevait la paille.

— Et dans cette nouvelle maison qu'ils construisaient, ne soignaient-ils pas bien l'intérieur ?

— On dégageait bien à côté, mais l'endroit où était couché l'autre n'est pas touché.

— Comment se présentait cette maison ?

— Une hutte telle que les Barundi en construisent et qui était bien faite. On édifiait depuis le sol des cordes de papyrus, on arrangeait bien, cet endroit était

1. Sekere.

2. *Abaganwa* : les princes du sang, membres de la famille royale et aussi les grands chefs.

3. *Ndamukiza* : le mois qui précède *rusama*, c'est-à-dire avril.

4. Barajenguye.

remarquable, on pouvait le reconnaître même si l'on se trouvait à distance. Voilà les constructions que l'on faisait ; on plantait un *mubanga*¹ comme il en poussait jadis.

- Y avait-il des cloisons à l'intérieur de la maison ?
- Une seule cloison cachant la place du *mwami*.
- N'y trouvait-on pas d'autres maisons ?
- Il y avait une cour avant et une cour arrière, tandis que le palais se plaçait au milieu. »²

Un autre gardien résume bien ce travail :

« — On restait exactement au même endroit. Lorsque le *mwami* envoyait des vaches et des tambours pour le culte, ils trouvaient ce palais effondré, ils en construisaient un autre au même endroit, à cet emplacement, au-dessus de celui qui s'était effondré, au même endroit [...].

— On connaissait l'endroit, on y allait, on campait à l'emplacement de jadis, puis on construisait.

- Vous n'abattiez pas les arbres qui étaient avec l'ancien palais ?
- Les gros arbres poussaient à côté [...].
- Ce palais est-il uniquement construit par les *biru* ?
- Oui. Toutefois les gens qui habitent le pays apportent de la paille (*ubuhoro*), tout le monde apporte de la paille. Puis on construit. »³

On voit qu'il ne s'agit pas d'une autre hutte, mais de la restauration de l'ancien palais. Ce sont les matériaux les plus fragiles qui sont rénovés : cordes de papyrus, couverture de paille. Cela rappelle l'herbe fraîche déposée sur le *ndaro* des ancêtres des simples Barundi. Mais le roi mort dispose, lui, d'une sorte de mausolée où son corps est toujours présent. L'intérieur de la hutte est aussi débroussé, nettoyé, le terrain est égalisé. L'emplacement de l'estrade où se dessèche le cadavre est respecté : on semble même l'entourer d'une cloison. Une fois par an le *muzimu* royal est ainsi convié à hanter le palais rénové pour l'occasion.

Le culte pouvait alors avoir lieu. Il se déroulait de façon méthodique d'un tombeau à l'autre. A cette occasion, en effet, les *biru* reprenaient leur place dans la hutte du *nganzo* pendant un jour. Il ne s'agissait pas d'une veillée solitaire, chaque gardien allant dans son tombeau, mais plutôt d'une tournée collective, tous les rois étant visités successivement par la confrérie des quatre gardiens :

« — Une nuit nous logions dans un *kigabiro*, le lendemain dans un autre et après avoir fait le tour de tous les tombeaux, nous retournions à la maison. Des cris de joie se faisaient entendre.

— Mais, compte tenu du fait que chaque *mwami* possède son propre gardien, étiez-vous obligés d'aller ensemble ?

— Nous allions ensemble. Nous nous accompagnions les uns les autres. Même

1. Arbuste médicinal, dont on tire des décoctions pour les femmes qui accouchent et aussi pour les vaches qui vèlent.

2. Barajenguye.

3. Ndahabaye.

pour les vaches venues de la cour, chaque tombeau en gardait une et un tambour.

— Dans quel tombeau faisait-on entendre des cris de joie ?

— Le dernier.

— Il s'agissait de quel roi ?

— Quand on était d'abord arrivé au tombeau de Mutaga, on allait ensuite chez Mwezi, puis à Buruhukiro chez Ntare. Puis ils repassaient au tombeau de Mutaga pour prendre congé et rentrer à la cour.

— En faisant entendre des cris de joie, est-ce que vous suiviez l'ordre des *bami* ou les endroits ?

— On commençait par celui qui était mort récemment et on finissait par celui qui était mort le premier. Les objets qu'on envoyait de la cour étaient déposés là. »¹

C'était donc une sorte de procession dont les stations remontaient le temps et, du même coup, étaient de plus en plus éloignées vers le nord. Mais allait-on jusqu'à Budandari ? Il semble que les plus anciens rois aient été délaissés au début du *xx^e* siècle, après l'instauration des nouveaux *nganzo* de Mwezi II (1908) et de Mutaga II (1915) :

« — On passait un jour à un tombeau, on y logeait, on parcourait tous les tombeaux.

— Tous les sept ?

— Certainement. Toutefois, depuis notre génération, on n'allait plus qu'au tombeau de Mutaga gardé par Ruteye, puis à ce tombeau de Mwezi et à celui de Ntare. »²

Chaque *nganzo* voyait se dérouler une joyeuse réunion : les tambours battaient, afin de « chasser les mauvais esprits »³ ; on buvait l'hydromel et la forte bière de deuil ; le taureau était abattu, sa viande consommée et sa peau enroulée autour de la dépouille royale (ainsi le linceul était renouvelé)⁴ ; les vaches laitières revenaient finalement aux « reines » qui avaient accompagné les derniers *bami*. Les *biru* s'installaient seuls dans le palais pour y boire, y manger de la viande, y chanter, tandis que les délégués de la cour et les fidèles des *biru* restaient dans la cour où ils dansaient au son des tambours :

« — Que faisait-on dans la seconde hutte ?

— Les cadeaux envoyés de la cour nous trouvaient dans cette maison. On apportait de l'hydromel, des vaches, des costumes pour la danse et des tambours. Il y avait aussi des peaux de léopard et d'antilope. Il faut noter qu'aucune femme n'entrait dans le *nganzo*. Les tambours résonnaient et les sous-chefs se rassemblaient.

1. Barajenguye.

2. Ndahabaye. Sekere affirme que des cadeaux furent envoyés jusque sous Mutaga ; mais quand il évoque ces cadeaux il emploie la formule : « du temps de mon grand-père Ndikumwami ». D'autre part, ce témoin a tendance à idéaliser, nous l'avons vu, sa situation passée.

3. Ndahabaye.

4. Barajenguye.

- Qui s'asseyait dans cette hutte ?
- Les Banyange seulement !
- Les danseurs, où se mettaient-ils ?
- Dans l'enclos.
- Qui dansait ?
- Les sujets des *biru*, et même ceux qui n'étaient pas sous l'administration des *biru* dansaient.
- Quel était le sort de la femme qui accompagnait le *mwami* ?
- Elle demeurait à la maison et les accueillait à leur retour. Quand nous allions loger là, elle restait ici. Une femme ne va jamais offrir des cadeaux aux tombeaux, elle accueille seulement les maris. »¹

Après quelques jours les gardiens se retrouvaient chez eux ou plutôt se rassemblaient encore chez l'un d'entre eux pour saluer une dernière fois les notables qui allaient repartir pour Muramvya. C'était l'occasion de nouvelles festivités : d'autres cruches étaient vidées. C'est alors surtout, semble-t-il, que Kiranga ou Ryangombe se manifestait. Il n'allait pas jusqu'au *nganzo*, mais il accueillait les notables à leur arrivée et à leur retour des tombeaux :

- « — Est-ce que Ryangombe allait jusqu'au tombeau ?
- Non, il n'y arrivait pas ; Ryangombe suivait seulement les cruches de bière, puis le lendemain il accueillait les hommes qui revenaient du tombeau ; il les accueillait dans l'enclos des *biru*. »²

Kiranga, incarné par ses initiés, protège ainsi de sa puissance sacrée la démarche des notables et le culte célébré par les gardiens. Il se distingue pourtant nettement de l'activité propre des *biru* et semble éviter d'entrer directement en contact avec le *muzimu* royal, de la même façon que l'initiation à ses mystères était refusée au *mwami* régnant et en principe aux *baganwa*. Mais son esprit favorise sans doute alors le maintien de bonnes relations entre les *biru* et leurs hôtes royaux. Le plus grand souci des gardiens n'est pas, en effet, d'empêcher des passants de couper du bois dans les *nganzo*, mais de retenir dans ces enceintes sacrées les ombres puissantes des *bami* défunts.

On sait que les rois vivants ne devaient pas voir les tombeaux de leurs prédécesseurs. Cet interdit, évoqué par tous les témoins, fut déjà deviné par Baumann qui écrivait : « Selon la tradition, un Mwesi vivant ne peut pénétrer dans ces régions : si cela lui arrive, il doit mourir. »³ De même, les âmes des rois morts devaient être maintenues à l'écart de la cour. On comprend le sens des festivités organisées chaque année en leur honneur. Elles reconstituent en un temps plus court les cérémonies de l'accueil du cortège funèbre : il y a les cadeaux,

1. Sekere.

2. *Ibid.*

3. BAUMANN, p. 224.

la construction de la hutte, la veillée, les soins apportés à la dépouille enveloppée d'une nouvelle peau, la fermeture de l'enclos et le départ de la délégation. Il s'agit manifestement de rites d'anniversaire destinés à retenir les *mizimu* royaux près de leurs momies, de les apaiser. Ce rôle propitiatoire revenait spécialement aux *biru*, sous l'égide — un peu distante — de Kiranga. C'est un sentiment dominant de peur qui se cache sous le masque joyeux de ces fêtes funèbres. Mais le *muzimu* royal a d'autres visages.

2. *La réincarnation de l'esprit royal chez le successeur :*
umwami aho avuye hima uwundi¹.

On a vu que le roi « cédait le tambour », qu'il « s'en allait », qu'il « disparaissait », mais que dans le vocabulaire des Barundi il ne « mourait » jamais. Il y a là évidemment une affirmation de la permanence du royaume. Bien plus le décès du roi était autrefois, si l'on peut parler ainsi, organisé, pour éviter qu'une mort naturelle ne vienne plonger le pays dans le désarroi et le désordre. Cet événement constituait un peu, comme disaient les ritualistes du Rwanda, un retour à une « situation devenue normale »². La mort était, en effet, rituelle et son moment était choisi par les sorciers et les notables de la cour. On retrouve là une réalité bien connue des monarchies de l'ancienne Afrique noire, depuis Méroë où le roi Arkakamani aurait fait scandale en refusant le suicide rituel commandé par les prêtres du dieu-bélier Amon³, jusqu'aux monarques lunda ou des pays du Zambèze astreints au même destin, selon différents auteurs⁴. Au Burundi on disait : « *umwami aranyoye* » « le roi a bu ». La boisson évoquée était un hydromel empoisonné (*aranyoye ubuki*)⁵. Un témoin nous confirma, encore récemment, cette version à propos de Mwezi Gisabo :

« — Y en a-t-il qui pensent que Mwezi est décédé parce qu'il a vu le Tanganyika ?

— Non, parce que Mwezi est décédé quand son temps était arrivé, parce qu'il était très âgé.

— Il est mort de vieillesse ou d'une autre maladie ?

— Il est mort d'une maladie qui venait d'apparaître seulement ; ce n'est pas à cause de la vieillesse.

1. « Lorsqu'un roi disparaît un autre est intronisé » ; soit : « Le roi est mort, vive le roi ! » — proverbe cité par F. M. RODEGEM, *Sagesse kirundi*, Tervuren, 1961, p. 319.

2. D'HERTEFELT et COUPEZ, p. 205.

3. Cet épisode est évoqué par Diodore de Sicile qui appelle ce roi Ergaménès. C'est l'époque (III^e siècle avant notre ère) où les rois de Kouch ne se font plus enterrer à Napata près du grand temple d'Amon du Djebel Barkal, mais à Méroë. A ce sujet, cf. par exemple F. et U. HINTZE, *Alte Kulturen in Sudan*, Leipzig, 1966, p. 23.

4. BAUMANN et WESTERMANN, pp. 143 et 185.

5. SIMONS.

- Connais-tu le nom de cette maladie ?
- Puisqu'on disait qu'ils buvaient du miel.
- Ils buvaient du miel ?
- Du miel, oui ! Au *mwami* on donne du miel. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'ils ont demandé : ' Puisqu'il veut faire l'élevage d'un taureau, il lui donnera quel nom ? ' Les notables répondirent : ' Busingoburageze '. Tu comprends qu'il connaissait que le temps de s'effacer était arrivé, parce que son enfant était grand et voulait remplacer son père sur le trône.
- Que penses-tu de ceux qui rapportent que les sorciers lui auraient conseillé de se suicider ?
- Cela ? Je l'ai entendu, je l'ai appris de ceux qui étaient avec lui, des sorciers qui étaient avec le *mwami* Mwezi. D'ailleurs, celui qui m'en a donné les détails, c'est un sorcier qui était avec le *mwami* Mwezi au moment où il a rendu l'âme, le nom qu'il porte est Mabango.
- Donc il est mort de ce qu'il avait bu et non d'une maladie quelconque ou de vieillesse ?
- Mais oui, c'est exactement cela.
- Tu dis qu'il n'est pas mort d'une maladie mais plutôt de ce qu'on lui avait donné ?
- C'est cela ! Parce qu'on disait que le *mwami* s'est donné du miel. Comme le sorcier me l'a dit, il paraît qu'on aurait essayé le miel ailleurs et que ça n'avait pas eu d'effet. Les sorciers disaient : ' S'il boit le miel sur une colline qui s'appelle Nyamutenderi, alors le miel aura des effets. '
- C'était du vrai miel ou autre chose qu'on appelait miel ?
- C'est le nom et c'est ainsi qu'il faut l'appeler, c'était du poison. »¹

Ce suicide correspondait au moment où le fils désigné par les dieux (et par les intrigues des courtisans et des reines) comme devant hériter du tambour, était devenu assez grand. En principe, ce prince héritier avait été emmené dans une province éloignée, pour y être élevé en toute sécurité. On racontait que régulièrement il mettait les pieds dans un panier de farine et que ce panier, envoyé à la cour, permettait au roi régnant de suivre la croissance de son successeur. Quand ces pieds avaient atteint la taille de ceux d'un adulte et que le souverain se sentait fatigué, celui-ci devait répondre aux injonctions de son entourage, et un Muhutu préparait le miel. Évidemment ce rituel n'a peut-être pas toujours été suivi. Mais il est frappant de constater que l'anniversaire du décès de chaque roi est fixé au même mois lunaire de la fin de la saison des pluies et que la saison sèche était précisément une période creuse dans le calendrier agricole, pendant laquelle le deuil royal (avec l'inaction qu'il représentait) offrait le moins d'inconvénients. Or Mwezi Gisabo est bien mort en pleine saison sèche, le 21 août 1908². On a finalement l'impression que le *mwami* mourait pour que le royaume continue à vivre en la personne de son fils.

1. B.A. Le nom donné au dernier taureau du roi est significatif : Busingoburageze veut dire « la décision est arrivée à terme », c'est-à-dire exactement « le temps de mourir est arrivé ».

2. Cf. DZA Potsdam, *Reichskolonialamt*, Bd. 701 (113-115).

Le culte funéraire présentait de ce point de vue un autre aspect que le but propitiatoire évoqué plus haut. Il offrait une garantie de transmission normale de l'esprit royal d'un *mwami* à l'autre¹. Cet esprit n'est pas seulement l'ombre de tel ou tel roi parti vers la Kibira, c'est une âme, une force de vie, attachée au titre même de roi, au tambour du Burundi², et qui doit se réincarner chez le successeur au cours de cérémonies d'intronisation qui mettent précisément fin au deuil national. La légende du ver prend alors tout son sens. Ce ver est l'agent de la réincarnation, car ensuite il finit par devenir, dit-on, un lion (*ntare* en kirundi) dont le rugissement symbolise l'avènement du successeur³. D'autres parlent d'une métamorphose en un python (*isato*)⁴. Un culte aurait existé à la cour à l'égard de ce python sacré, surnommé Bihiribigonzi (« aux mille replis »). Une vestale (comparable à la vestale du tambour sacré, Muka Karyenda), appelée Jururyikagongo, aurait eu la charge de veiller sur ce python, dépositaire de l'âme de l'ancêtre et protecteur du nouveau pouvoir. Donc la personne *du* roi mort est néfaste et ne peut être abordée par ses successeurs, mais il y a chez *les* rois une sagesse liée à leur fonction et héréditaire. Cette sagesse est toujours vivante et elle-même est source de vie : il n'est pas malséant de l'évoquer et de lui rendre un culte à la cour. Cela nous rappelle un peu le « génie d'Auguste » chez les Romains, un génie qui débordait largement la personne privée de l'empereur, mais qui exprimait aussi la confiance de la population à l'égard de son souverain. Cela nous rappelle aussi, pour rester en Afrique, le serpent-génie, protecteur de la famille de forgerons décrite par le Guinéen Camara Laye dans *L'enfant noir* ; le père de famille y révèle à son fils : « Mon nom est dans toutes les bouches, et c'est moi qui règne sur tous les forgerons des cinq cantons du cercle. S'il en est ainsi, c'est par la grâce seule de ce serpent, génie de notre race. »⁵

L'animal de la terre par excellence qu'est le serpent a souvent représenté la force bénéfique des ancêtres ; mais la taille peut varier : le python du Burundi était à la mesure de la puissance royale.

1. Les gardiens du Rwanda étaient appelés *banyamugogo* (GORJU, p. 42), et un de nos témoins employa le terme de *nyamigogo* à propos de Buruhukiro (Barajenguye). Le mot *umugogo* désigne les perches latérales d'une litière, mais aussi une passerelle, un pont. Selon MEYER (p. 185), « édifier le lit mortuaire » se disait *kutarura*, verbe qui signifie en général « construire un pont ». S'agit-il d'un hasard de vocabulaire ou d'un symbolisme ?

2. Se reporter à *La philosophie bantoue* de P. TEMPELS, Paris, 1949.

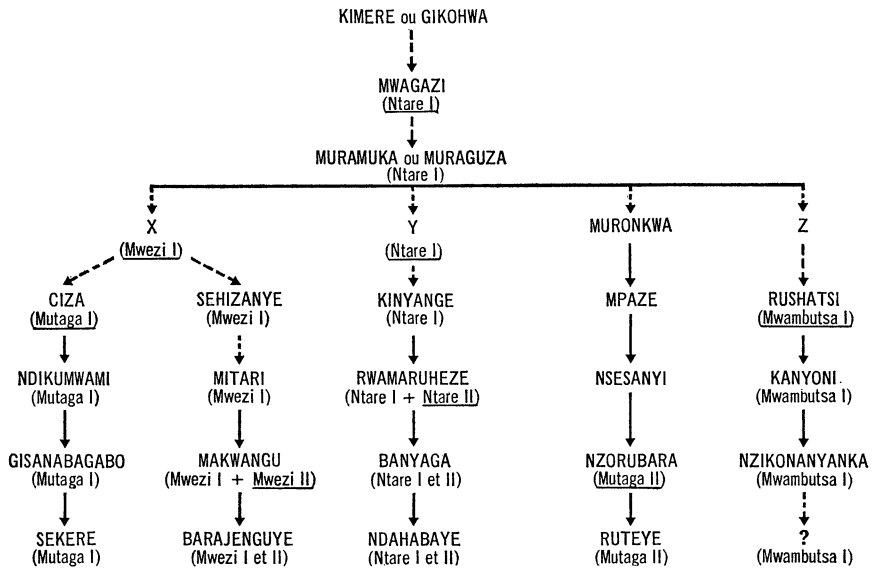
3. MEYER ; SIMONS ; GORJU.

4. VAN DER BURGT, p. 565.

5. Camara LAYE, *L'enfant noir*, Paris, 1953, p. 21.

3. Une monarchie de l'au-delà : *ingoma y'abiru*¹.

Les *biru* offraient donc à la monarchie une double garantie : celle d'empêcher les esprits des rois défunts d'errer et de devenir malfaisants, celle d'assurer la transmission de la vertu royale au sein de la dynastie. Mais il était donné aux *bami* défunts de jouer un rôle plus positif que celui de céder la place et, si l'on peut dire, de rester sages. Leurs esprits se réincarnaient aussi de façon durable dans une lignée de personnages qui travaillaient pour le bien du royaume en devenant comme des doubles des rois : il s'agit des *biru* eux-mêmes. Nous avons essayé de reconstituer la généalogie de leur famille, ce qui a donné les résultats présentés dans le tableau p. ci-dessous :



Ce tableau a été établi d'après les renseignements donnés par les gardiens et, en particulier, par Sekere et Ruteye, et d'après quelques notes de B. ZUURE, p. 26.

Le nom de chaque gardien (en capitales) est suivi du nom du roi qu'il garde (entre parenthèses). Les flèches en traits pleins désignent des filiations sûres, les pointillées des filiations hypothétiques. Il y a en effet beaucoup d'hésitations et de contradictions au-delà de la troisième génération. L'emploi du terme « frère » en kirundi à propos des cousins germains et issus de germains et même à propos de rapports d'oncle à neveu vient souvent compliquer la situation : par exemple Sekere qualifie Ndikumwami de « frère » de Mitari aussi bien que du père de celui-ci ! D'autre part, en tenant compte de la chronologie courte de J. Vansina concernant les *bami*, nous sommes obligé néanmoins de supprimer le plus souvent une génération intermédiaire, oubliée par les témoins, entre le légendaire Muramuka et la génération de Ciza et de Kinyange. Les noms de rois soulignés permettent de suivre leur « accueil » progressif à la Kibira. L'existence de branches spécialisées par nom de roi ne fait aucun doute.

1. « Le royaume des *biru*. »

Le principal intérêt de cette généalogie est de révéler le partage des responsabilités entre les *biru*, selon les noms des rois. Mis à part Mwambutsa qui est un cas spécial, puisqu'il fut seul du nom à être accueilli chez les *biru*, et Mutaga qui pose un problème particulier, nous constatons que la lignée responsable d'un Ntare ou d'un Mwezi accueille ensuite les autres *bami* dénommés Ntare ou Mwezi¹. Bien plus, chacune de ces lignées s'assimile littéralement au *mwami* accueilli, puisque les Biru portent de père en fils le nom de ce *mwami*. « Moi, j'étais Mutaga », nous affirme Sekere. On se rappelle que le témoin de Buhonga, déjà cité, nous parlait d'un jeune homme qui « prenait le nom du *mwami* ». Un *mwiru* confirme nettement cette règle :

« — Mais comment le choisit-on [le gardien] ?

— On le choisit dans cette famille et on regarde si son père a déjà accueilli un autre roi. Par exemple, maintenant, c'est moi qui ai accueilli Mwezi, cela signifie que mon fils recommencera à accueillir un autre roi du nom de Mwezi. Mais à ma mort, c'est lui qui sera chargé de garder le tombeau que je gardais.

— Cet enfant recevait-il le roi en héritage ?

— Oui, son père lui disait : ' C'est toi qui seras l'héritier, et les autres enfants te craindront et te respecteront. Quand je mourrai, tu garderas bien le secret ; quand je mourrai, tu prendras ce nom. ' Les autres deviennent simplement des notables (*abashingantahe*). »²

Le cas de Mutaga est difficile à élucider : Sekere semble se plaindre d'une usurpation, il affirme que c'est lors des difficultés qu'il eut avec le chef Baranyanka, après la mort de Mutaga II, que Nzorubara profita de la situation pour intriguer auprès des autres *biru* et s'installer à Ramvya. L'histoire n'est pas claire, mais il en ressort que la séparation des *nganzo* des deux Mutaga apparaît comme anormale. Il ne devrait y avoir que quatre gardiens, un par nom royal, chaque gardien étant comme le double des rois portant ce nom. L'esprit royal semble donc se subdiviser en quatre figures fondamentales et les différents *bami* sont autant d'avatars d'une de ces figures. « Quand Ntare reviendra », disaient les vieilles gens ! Ces quatre hypostases du *mwami* étaient d'ailleurs symbolisées par les quatre tambourins qui, selon certains informateurs, entouraient toujours le tambour royal Karyenda. De ce point de vue, les *biru* assuraient donc non seulement la succession normale de la dynastie, mais aussi une véritable immortalité de la monarchie, en incarnant ses quatre visages en permanence.

L'espèce de délégation royale accordée aux *biru* s'exprime dans certaines légendes étiologiques. L'ancêtre des *biru*, un certain Gikohwa, aurait sauvé la vie de Ntare I Rufuku (ou Rushatsi) lors d'une guerre contre le Rwanda. Sa famille aurait alors reçu en récompense la charge

1. Il s'agit des « rois qui se répètent », comme disait Sekere.

2. Barajenguye.

d'accueillir les *bami* défunts. Et, au cours d'une autre guerre contre le Rwanda, Ntare I serait mort précisément au nord du Mugamba :

« A l'origine, il y eut une guerre contre le Rwanda. Nos ancêtres avaient participé à cette bataille en compagnie du roi. Au moment où les ennemis allaient s'emparer du roi, un de nos ancêtres le prit sur son dos et monta sur un arbre. Les ennemis passèrent en dessous de l'arbre sans toutefois voir le *mwami*. Dès que ces ennemis partirent, il descendit de l'arbre avec le roi. Et c'est alors que le *mwami* déclara : ' Cette personne qui vient de me sauver la vie, quand je serai mort, vous construirez pour moi chez elle, afin qu'elle me conserve, qu'elle me garde. Et je lui lègue tout ce que je possède, vaches et autres objets. Je les donne à Gikohwa. ' Gikohwa se disait : ' Celui qui s'impose au milieu des jeunes gens, jusqu'à ce que les collines s'effondrent ! ' »¹

« Ntare I en allant à la guerre a dit : ' Si vous remarquez que l'arbre tombe de tel côté, il faudra le laisser de ce côté-là ! ' Puis ils se sont battus entre le Rwanda et le Burundi. »²

Dès lors, les *biru* constituèrent une dynastie parallèle, revigorée en quelque sorte à la mort de chaque *mwami* par l'intronisation d'un jeune gardien et par son mariage avec la « reine » mystique choisie chez les Bahanza. On notera que ce dernier clan serait, avec ceux des Bajiji et des Bavumu, une des trois plus anciennes familles hutu du Burundi³ : elle fournissait à la cour des chasseurs et des domestiques⁴, elle approvisionnait le roi en miel⁵ ; selon certaines traditions le fondateur du royaume du Burundi, Ntare Rushatsi, aurait été lui-même un Muhanza émigré un moment au Buha⁶. On voit qu'il y a autour de cette famille une auréole monarchique qui marque aussi les *biru*.

Le pays des *biru* fait figure lui-même de royaume. Il est presque indépendant : ni le roi ni les grands chefs ne peuvent y pénétrer, il assure l'immunité aux criminels poursuivis par les autorités ; les *biru* y gouvernent avec l'aide de sous-chefs dépendants d'eux, ils possèdent des tambours, l'emblème même du pouvoir royal. En outre, ils ont le droit de s'emparer des vaches qu'ils rencontrent lors de leurs voyages vers la cour ou qui s'égarer sur leurs terres, ils peuvent requérir les services des sous-chefs des régions avoisinantes⁷. Là-haut, à l'orée de la grande forêt, entre la Ruvubu et la Mwogere, ils ont constitué une sorte de petit royaume qui s'accroît de règne en règne (puisque les *bami* sont déposés chaque fois un peu plus au sud). C'est une sorte d'État

1. Barajenguye. La dernière phrase est un éloge triomphal que Gikohwa se décerne ; elle relève du genre littéraire des *amazina*.

2. *Ibid.* L'arbre symbolise le roi.

3. BOURGEOIS, I, p. 53.

4. RODEGEM, 1965, p. 89.

5. Selon Sekere. On connaît l'importance du miel dans la fabrication de la boisson de luxe qu'est l'hydromel, sans parler du breuvage ultime des *bami*...

6. VANSINA.

7. Sekere ; Barajenguye ; Ndahabaye.

des rois morts, de royaume de l'au-delà, une sorte d' « autre-Burundi » qui serait gouverné par une communauté de quatre rois mythiques (Ntare, Mwezi, Mutaga, Mwambutsa, « tels qu'en eux-mêmes l'éternité les change »...). Ce royaume mystique n'est pas coupé du Burundi des vivants, il en assure même la protection face à l'ennemi traditionnel : le Rwanda. Les *nganzo* délimitent la frontière et la protègent magiquement :

« — Pourquoi a-t-on choisi ces endroits-là ?

— Lorsque le premier roi du Burundi mourut, il fut enterré là. Puis celui qui le suivit ne dépassa pas cette limite. Et chaque fois qu'un autre meurt, il va au même lieu. C'était la limite du Rwanda. Ceux du Rwanda ne dépassaient jamais le tombeau du *mwami* du Burundi.

— D'après toi, les rois du Burundi ont été enterrés à la limite en vue d'empêcher les rois du Rwanda de traverser ?

— Oui ! [...]

— Ne saurais-tu pas si c'est là qu'ils se battaient souvent quand ils venaient attaquer le Burundi ?

— L'idée d'enterrer les rois à la frontière du Rwanda et du Burundi serait venue du *mwami* du Burundi. Il aurait dit ceci : ' Quand je serai en guerre, si je meurs à un endroit quelconque, vous me laisserez là, et là ça sera la limite. ' Il faut aussi noter que les tombeaux des rois sont situés dans la région du Mugamba ; il n'y avait pas de tombeaux en bas, dans le pays. »¹

Un autre témoin, non *mwiru* lui-même, est encore plus explicite :

« — Si le *mwami* s'appelait Mwezi, le *mwiru* prendra le nom de Mwezi ; s'il s'appelait Mutaga, il prendra le nom de Mutaga également.

— Pourquoi les tombeaux royaux sont-ils à la limite du pays ?

— C'était pour désigner les frontières du royaume. Les tombeaux royaux devaient indiquer aux descendants quelles furent les limites du pays. D'ailleurs Mutaga avait réclamé une partie du Rwanda en disant que l'autre Mutaga avait été tué au Rwanda et que, par conséquent, la frontière devrait être là où il mourut !

— Mais pourquoi les tombeaux sont-ils placés vers le nord et non par exemple du côté de Ngozi ou d'Ijéri ?

— C'était dans le but d'arrêter les Rwandais... Plus au sud, il y avait la rivière Kanyaru qui servait de frontière et d'autre part des Baganwa très importants s'y étaient fixés. Ainsi on a mis ces tombeaux ici pour rappeler éternellement aux Rwandais que c'est en territoire du Burundi. »²

Le Burundi de l'au-delà protégeait le Burundi temporel. En 1892 encore, lorsque Oscar Baumann, après avoir remonté la Ruvubu, repartit vers le sud, il passa aux yeux des Barundi pour avoir « rebroussé chemin » devant le *nganzo* de Ntare !³

Par ailleurs, le nord du Mugamba est évoqué dans de nombreuses

1. Barajenguye.

2. B., déjà cité. « Plus au sud » désigne en fait l'est, c'est-à-dire la frontière rwandaise au nord du Buyenzi et du Bweru.

3. Cf. notre article déjà cité des *Cahiers d'Études Africaines*.

légendes relatives à la fondation du royaume du Burundi : selon une tradition, Ntare Rushatsi, venu du Rwanda, y aurait tué un serpent-faiseur de pluie qui régnait sur les Barundi ; Ntare aurait aussi fait jaillir la source de la Ruvubu avec un marteau de cuivre¹ ; les tambours Karyenda du Burundi et Kalinga du Rwanda auraient été taillés dans un arbre de cette région². Avec le Nkoma au sud-est et la région de Bukeye-Banga au centre, nous nous trouvons ici au cœur historique de l'ancien Burundi. Certains *nganzo* correspondent aussi à des toponymes caractéristiques : « Muganza » (de la même racine *kuganza*), « Remera » qui désigne l'arbre d'où l'on tire les tambours et qui signifie aussi « lourd », « pesant », et nous rappelle le mythe du roi choisissant lui-même son emplacement³. Le pays des *biru* fut autrefois une des régions-clefs du royaume des premiers *bami*. Le Burundi du XVIII^e siècle couvrait d'ailleurs une superficie plus restreinte que l'État actuel : il correspondait (cf. carte 1) aux régions de la crête Congo-Nil et, dans ce contexte, la frontière du nord-ouest avec le Rwanda alors en pleine expansion était cruciale. On peut se poser une autre question : la mission confiée aux *biru* ne révèle-t-elle pas un ancien pouvoir de cette famille hutu, de la même façon qu'au Rwanda les ritualistes Batsobe⁴ passaient pour avoir autrefois régné sur le Gisaka ? Les Bajiji ne furent-ils pas un des clans qui favorisèrent la constitution d'un royaume unissant les populations des collines du Burundi vers la fin du XVII^e siècle, afin de résister aux pressions venues du Rwanda et du Buha ?⁵

La région des *nganzo* est un témoin de l'ancien Burundi. Elle a gardé la trace de l'importance de la mystique royale dans l'unité politique de ce pays. On a vu l'extraordinaire « diffusion » de l'âme des rois, sous la forme d'ombres des morts, d'une vertu vitale du *mwami*, des entités monarchiques incarnées par les *biru*. Ceux-ci assurent, sous l'égide de Kiranga, le grand intermédiaire entre les hommes et Imana, la bonne entente entre les esprits des morts et les esprits de vie pour le plus grand bien du pays. Leur royaume funèbre est le théâtre de fêtes joyeuses, il ne connaît pas le deuil, il voit triompher (*kuganza*) magiquement la puissance des rois. Il garantit mystiquement la permanence du Burundi. Les auteurs de la période coloniale ont surtout mis en

1. ZUURE, p. 26.

2. Barajenguye.

3. Sur Remera, cf. notamment RODEGEM, 1965, p. 131.

4. D'HERTEFELT et COUPEZ, p. 493.

5. Sur l'histoire de cette partie de l'Afrique orientale entre les XV^e et XVIII^e siècles, cf. OLIVER and MATHEW, pp. 180-191 ; VANSINA, 1962, pp. 84-88. On pourra comparer nos conclusions sur le royaume mystique des *biru* avec les analyses de G. K. GARBETT, « Religious Aspects of Political Succession among the Valley Korekore », in E. STOKES and R. BROWN, eds., *The Zambesian Past : Studies in Central African History*, Manchester, 1965. On y retrouvera, chez les Shona, les notions de provinces mystiques et de médiums des ancêtres royaux.

valeur les cloisonnements sociaux de ce pays et ont insisté sur les tares d'une monarchie de plus en plus dégénérée. Mais il faut se replacer dans le Burundi d'avant l'Europe, d'avant le commerce et l'écriture, dans un pays enraciné dans la nature, dans les réalités agraires et pastorales et inspiré par l'animisme. Le rôle exceptionnel des *biru* nous révèle à la fois la complexité de l'ancienne société politique du Burundi et le mode rustique et magique selon lequel elle réussit alors à acquérir une cohésion profonde.